

Anarchisme, antisémitisme et... fascisme ? (3)

INTRODUCTION

Si, au départ, dans cette série d'articles, mon propos était de mettre au jour les positions judéophobes de certains anarchistes, et la façon dont elles étaient mises sous le tapis par les anarchistes du XXI^e siècle sous des prétextes divers (exactement comme les marxistes de toute obédience le font avec Marx et Engels, ou d'autres marxistes), la traduction des articles de J. Salwyn Schapiro, de Nicola Chiaromonte et de Ian McKay m'a amené à m'intéresser à une autre question. Non pas la filiation directe Proudhon-Mussolini-Hitler (thèse absurde de Salwyn Schapiro), mais la permanence de certains éléments de l'idéologie proudhonienne qui facilitent des convergences entre la gauche et l'extrême droite en 2022.

On peut le constater très concrètement, en France, dans les propos des gilets jaunes, comme dans ceux, plus récents, des antivax et antipass sanitaires. Tous ces prétendus défenseurs de la «liberté», tous ces braves gens qui avouent fièrement n'avoir jamais fait de politique et n'avoir jamais fait grève (!) après des décennies d'agressions contre la classe ouvrière, tous ces hommes et ces femmes qui n'ont que le mot «collabos» à la bouche et s'approprient l'étoile jaune, reprennent une partie du discours populiste pseudo radical que l'on trouvait déjà chez Proudhon au milieu du XIX^e siècle. Cela devrait poser question... si les militants voulaient sortir de leurs discours automatiques.

Et, comme ce qui se passe dans la prétendue «France d'en bas» a toujours des échos dans ladite «France d'en haut», il est intéressant de noter que, au XXI^e siècle, certains intellectuels ou publicistes situés aux deux extrémités du champ politique sont encore fascinés par les aspects les plus ambigus voire réactionnaires de la pensée de Proudhon. Voici une liste **non exhaustive** de ces personnages :

- Michel Winock, historien de gauche modéré qui présente Proudhon comme «une des sources de ce qu'on a appelé la deuxième gauche» de Michel Rocard¹ !
- Alain de Benoist, intellectuel d'extrême droite et théoricien du racisme différentialiste fondé sur les «cultures» (cf. le numéro spécial de sa revue *Eléments* sur Proudhon paru en 2018) ;
- Michel Onfray, philosophe-girouette social-chauvin comme en témoigne son débat² avec... Alain de Benoist à propos de Proudhon, en 2016, sur TVLibertés, chaîne d'extrême droite. Dans cet échange fort poli, le «libertaire» Onfray, qui au début des années 2000 écrivit quelques articles dans l'organe de la Fédération anarchiste, réduit le passé politique d'Alain de Benoist à ses sympathies pour l'OAS «qui n'a pas fait 100 millions de morts comme le communisme» (*sic* !). Il dissimule ainsi tout le travail de rénovation de l'idéologie fasciste effectué par son compère pendant des décennies. On ne s'étonnera donc pas qu'Onfray soutienne le falsificateur d'extrême droite Eric Zemmour qui aurait, selon lui, «fait mouliner son intelligence» sur les travaux de l'historien Robert Paxton³, comme il l'a déclaré lors d'un débat organisé par la revue *Front populaire*⁴ au Palais des congrès de Paris, le 4 octobre 2021 ;
- les participants au colloque Proudhon organisé en mai 2017 par «Les Amis d'Alain de Benoist» (*sic* !), soit:

¹ Michel Winock, «Joseph Proudhon, père de l'anarchisme», p. 153, in *Les figures de proue de la gauche depuis 1789*, sous la direction de Michel Winock [2019], Tempus, 2022.

² <https://www.tvlibertes.com/exclusif-le-debat-michel-onfray-alain-de-benoist>

³ Auteur notamment d'un livre fondamental, *La France de Vichy* traduit en 1973, ainsi que de *Vichy et les Juifs* écrit avec Michael Marrus, traduit en 1981.

⁴ <https://www.youtube.com/watch?v=8JbaY7mIvJc>.

* Chantal Gaillard, membre de la Société Proudhon, dont le *Dictionnaire Proudhon* a été publié par la maison d'édition de gauche belge, «anti-impérialiste», Aden en 2011. Cette dame présente Onfray comme un «*philosophe plébéien*» et un «*fil du peuple*» (titre de la biographie du dirigeant stalinien Maurice Thorez !);

* Marc Halévy, physicien, conseiller en management, franc-maçon et partisan d'un «*management prospectiviste*» qui dénonce «*l'insondable imbécillité des masses*⁵» quand il évoque les Gilets jaunes ;

* le «*convivialiste*» Marc Humbert, professeur d'économie politique. Le convivialisme est une idéologie qui prétend picorer un peu dans quatre courants de pensée opposés : «*le communisme, le socialisme, le républicanisme et l'anarchisme*» selon l'un de ses partisans ; ou, comme le déclare Marc Humbert, qui «*puise ce qui lui paraît le meilleur dans le catholicisme, le marxisme, le libéralisme*⁶» !!! Cette bouillie anti-«néolibérale» et «décroissante» a donné lieu à deux manifestes, dont le second a été signé par des stars de l'intelligentsia de gôche comme Edgar Morin, Noam Chomsky, Bruno Latour et Chantal Mouffe ;

* Thibault Isabel, philosophe et directeur de la revue *Krisis*, puis de *L'Inactuelle*, individu pour qui la pensée de Heidegger ne contiendrait que quelques «*scories réactionnaires et antisémites*» et qui explique aimablement sa vision de Proudhon aux téléspectateurs de CHL-TV, organe de propagande royaliste;

* et Roger Sue, sociologue et enseignant publié lui aussi par une maison d'édition de gauche, Les Liens qui libèrent. Il a été successivement «*directeur de cabinet du maire d'une grande ville*» (gérée par quel parti politique ? mystère) ; directeur des études sociologiques à la SOFRES ; directeur-adjoint du Service de l'Information du ministère de l'Urbanisme et du Logement ; chargé de mission au Commissariat général au Plan ; administrateur de la Fonda, une sorte de think tank dont les «*grands partenaires*» (?) sont la mairie de Paris, le Fonds social européen, le ministère de l'Éducation, le ministère de la Transition écologique, etc. Cette Fonda a un budget de 600 000 euros par an et emploie 7 salariés. Bref, nous avons affaire à un membre de la classe des hauts fonctionnaires et gestionnaires d'État qui trouvent super chic de se réclamer de Proudhon.

La liste des intervenants au «Colloque Proudhon» organisé par les «Amis d'Alain de Benoist» en 2017 est intéressante car elle souligne l'ampleur de ces réseaux⁷ «proudhoniens» ou en tout cas «proudhono-compatibles» qui écartent de son œuvre les discours les plus radicalement anti-étatiques voire anticapitalistes pour ne conserver que certains aspects parfaitement respectables et consensuels aujourd'hui chez les partisans de l'ordre bourgeois. L'éventail politique va de l'altermondialisme à l'extrême droite, en passant par les intellectuels de la gauche social-chauvine (que les journalistes appellent poliment «populiste de gauche») et les royalistes.

Cette liste nous offre un excellent résumé du climat intellectuel actuel qui s'exprime aussi sur le plan politique par des passerelles et des convergences idéologiques **volontaires** entre des gens qui sont **d'accord sur au moins cinq points essentiels** puisqu'ils défendent :

– le **patriotisme** (sous des formes, certes, différentes mais fondamentalement conformes aux intérêts de la bourgeoisie – qu'elle soit privée ou d'État) ;

⁵ <https://www.noetique.eu/billets/2018/quelques-reflexions-a-propos-des-gilets-jaunes>.

⁶

<https://www.ouest-france.fr/bretagne/rennes-35000/le-convivialisme-est-dabord-un-humanisme-3792613>

⁷ En 1910, Célestin Bouglé faisait déjà cette constatation (étonnante uniquement pour moi qui ne m'étais jamais intéressé à Proudhon): «*Des groupes aujourd'hui prétendent incarner son esprit. L'admirable est que ces groupes se trouvent dispersés aux quatre coins de l'horizon politique.*» (*La sociologie de Proudhon*, 1911, disponible en ligne). Et 1978, l'anarchiste Daniel Guérin remarquait lui aussi : «*A la plupart des spécialistes proudhoniens, qu'ils soient de droite ou de gauche, libertaires, ou sociologues se piquant de "neutralité", ou royalistes d'Action française, ou catholiques en mal d'annexions et de conversions, n'ont pas échappé les ambivalences de sa pensée, tantôt révolutionnaire, tantôt réactionnaire. Sa paternité est multiple. Elle a pu être revendiquée, avec le même bien-fondé, par l'anarchisme et par l'extrême droite.*» (*Proudhon, oui et non*, Gallimard, pp. 14-15.)

– le **rôle positif des religions**, même s'ils n'ont certainement pas tous le même avis sur les Eglises et institutions religieuses. Si certains sont radicalement hostiles à l'islam, et d'autres pas, tous s'accordent pour prendre au sérieux les discours et les pratiques inspirées par l'obscurantisme religieux ;

– la **légitimité théorique et politique des interprétations métaphysico-religieuses** du monde, abusivement appelées «spirituelles», et donc l'abandon de tout matérialisme philosophique et/ou scientifique ;

– les **intérêts des artisans, petits commerçants, petits paysans et des PME**, tous ces petits ou moyens bourgeois «productifs» considérés comme étant économiquement et moralement différents et supérieurs au monde «parasitaire», «vampirique» des multinationales, des banques, de la Bourse⁸, du capital financier ou des GAFAM ;

– **les coopératives, associations, fondations, mutuelles, ONG** et autres entreprises capitalistes qui assurent l'auto-exploitation volontaire des salariés sous couvert d'«autogestion» ou d'objectifs caritatifs ou humanitaires.

En clair, ces intellectuels défendent les intérêts de la «classe moyenne» des propriétaires, et sont totalement indifférents, voire hostiles, aux intérêts des prolétaires et des ouvriers de ce monde. Dans une période où ladite «classe moyenne», ou les «classes moyennes» n'ont jamais été aussi présentes dans les rues pour protester contre l'Etat, les «élites», la «Caste⁹» ou les «hyper-riches», classes moyennes bruyamment soutenues par le Rassemblement national, la France insoumise et même... Lutte ouvrière¹⁰, alors que les ouvriers et les employés n'occupent aucune place dans le débat public, il est peut être justifié de s'interroger sur les ambiguïtés de l'anarchiste Proudhon, tant ces ambiguïtés d'un militant du XIX^e siècle perdurent dans les idéologies du XXI^e comme dans les protestations «populaires» actuelles....

S'il est ridicule de crier au danger fasciste à tout moment (on a vu le résultat catastrophique de cette rhétorique avec le Front national !), il n'est pas inutile de s'interroger sur les origines de certaines idées réactionnaires actuelles, et sur la façon dont l'extrême droite du XXI^e siècle pioche dans la critique radicale de la société bourgeoise ou du capitalisme, qu'elle soit anarchiste ou marxiste, ou reproduit certains de ses discours pour enrichir sa propagande et laver les cerveaux. Et il faudrait aussi s'interroger sur la façon dont la gauche et l'extrême gauche continuent superbement d'ignorer leurs responsabilités dans cette prétendue «confusion» voire l'encouragent en faisant des calculs de... boutiquiers !

Y.C., Ni patrie ni frontières, 20 février 2022

⁸ Proudhon consacra un livre entier à la dénonciation du rôle néfaste de la Bourse. Paru d'abord de façon anonyme, puis sous son nom, ce *Manuel du spéculateur à la Bourse* dénonçait la «spéculation», «le jeu», «la corruption», «les monopoles» et les «porteurs d'actions». Ce texte rassemblait déjà, il y a plus d'un siècle et demi, tous les poncifs pseudo anticapitalistes communs aux sociaux-patriotes (PCF et France insoumise), aux altermondialistes, aux écologistes et à l'extrême droite dite «populiste» actuelle. Sur l'anticapitalisme actuel, cf. *Anticapitalisme, anti...quoi ?* de João Bernardo paru aux Editions NPNF, en 2021.

⁹ «“La caste” ?!?! La gauche et l'extrême droite partagent le même vocabulaire»
<http://nfnf.eu/spip.php?article867>

¹⁰ Le 12 février 2022, la porte-parole et candidate de ce groupe aux élections présidentielles a en effet déclaré : la "*contestation sociale, c'est la dénonciation de la flambée des prix de l'essence, des super profits de Total, de la précarité, des bas salaires. Ils ont raison de se battre et je les applaudis de s'inviter dans cette campagne électorale. Ça fait du bien d'entendre enfin parler des problèmes des classes populaires.*" Visiblement Mme Arthaud a oublié la grève des camionneurs chiliens de 1972 qui avaient eux aussi des revendications «sociales» : allègement du contrôle de l'Etat sur l'économie, augmentation du pouvoir d'achat, baisse des prix et soutien de l'Etat aux agriculteurs.

J. Salwyn Schapiro: Proudhon, précurseur du fascisme

A ma connaissance, l'historien américain J. Salwyn Schapiro a seulement écrit deux livres [*Modern and Contemporary European History, (1815–1928)* paru en 1929 ; et *Liberalism and the Challenge of Fascism* publié en 1949] qui n'ont pas été traduits en France et dont un seul chapitre du second ouvrage porte sur Proudhon. Malgré son ancienneté et son côté «curiosité archéologique», en tout cas en France, l'article de cet auteur a été évoqué récemment aussi bien par des universitaires (Iain McKay¹¹ en 2021 et Frédéric Krier¹² en 2009 et en 2018) que par des militants libertaires anglophones (l'article de Nicola Chiaromonte écrit en... 1946 a été reproduit par le site anglophone libcom en 2014¹³) qui veulent défendre Proudhon contre ce qu'ils considèrent être des critiques injustes, voire des accusations diffamatoires. Certains arguments employés par J. Salwyn Schapiro ont d'ailleurs été utilisés par des marxistes antistaliniens (Hal Draper¹⁴ aux Etats-Unis) ou staliniens (Georges Cogniot¹⁵ en France) qui voulaient flinguer l'anarchisme. A ce titre, il m'a semblé intéressant de traduire d'abord ce texte puis la réponse d'Iain McKain qui sera publiée dans la quatrième partie de cette série.

Y.C., *Ni patrie ni frontières*, 20 février 2022

Un penseur original, tout comme un prophète, n'est souvent pas célébré dans son propre pays ni à son époque. Cela est particulièrement vrai lorsque ce penseur original est un génie dissonant en désaccord total à la fois avec les défenseurs orthodoxes de l'ordre établi et avec les hérétiques qui répudient eux aussi cet ordre. Ce n'est que rarement, très rarement, qu'un tel génie surgit pour confondre les orthodoxes et semer la confusion chez les hétérodoxes. Il devient le grand penseur incompris de sa génération ; et, pour cette raison, la véritable importance et la contribution réelle de ce génie

¹¹ <https://theanarchistlibrary.org/library/iain-mckay-pierre-joseph-proudhon-harbinger-of-anarchism.lt.pdf>

¹² Cf. ces deux articles en français de F. Krier : <https://www.proudhon.net/frederic-krier-proudhon-et-la-revolution-sociale-face-au-bonapartisme/> et <https://www.proudhon.net/frederic-krier-retour-sur-la-controverse-entre-friedrich-engels-et-arthur-mulberger-proudhonien-allemand-sur-la-question-du-logement/> et ce compte rendu de Dominique F. Miething qui évoque son livre paru en allemand : «Le Socialisme pour les petits-bourgeois. Pierre-Joseph Proudhon, un précurseur du Troisième Reich», (<http://nfnf.eu/spip.php?article892>)

¹³ <https://libcom.org/library/pierre-joseph-proudhon-uncomfortable-thinker-nicola-chiaromonte>

¹⁴ Hal Draper, marxiste antistalinien, a écrit une somme en 5 volumes sur les principaux aspects de la pensée politique de Marx (*Karl Marx's Theory of Revolution*, Monthly Review Press, 1977-1990). Ce travail est une référence aux Etats-Unis dans la mesure où il s'agit d'une explication de texte très lisible, adaptée à un public qui ne veut pas faire l'effort de lire Marx dans le texte.

¹⁵ Intellectuel stalinien particulièrement besogneux – un pléonasme –, Cogniot prit Proudhon pour cible lors du coup d'Etat du général de Gaulle en mai 1958, car il souhaitait comparer de Gaulle à Louis Napoléon Bonaparte et rappeler ainsi les positions dans un premier temps ambiguës de Proudhon face au prince Louis Napoléon en les comparant à celles de Guy Mollet et de la SFIO face à de Gaulle. Cf. Georges Cogniot, *Proudhon et la démagogie bonapartiste. Un «socialiste» en coquetterie avec le pouvoir personnel*, Editions sociales, 1958.

dissonant ne sont jamais perçues avant que les événements futurs ne les révèlent. Il n'y a pas de meilleur exemple dans l'histoire que celui de Rousseau, ce grand hérétique du XVIII^e siècle, qui fut persécuté par les autorités et méprisé par ses compagnons hérétiques, les philosophes. Comme Rousseau, Proudhon était un génie dissonant. À son époque, Proudhon fut persécuté par l'État en tant que révolutionnaire et dénoncé par ses collègues révolutionnaires¹⁶, par les libéraux et les socialistes, qui sentaient avec inquiétude que, bien qu'il fût avec eux, il n'était pas des leurs. Ils étaient surpris et déconcertés par «*ce socialiste original, mal compris de ses contemporains, fantasque, plein d'idées souvent d'une perspicacité incroyable**¹⁷».

Pierre-Joseph Proudhon est né en 1809, à Besançon, en France. Son père était un humble artisan, tonnelier de métier, qui n'avait pas les moyens financiers de payer les frais d'éducation de son fils. Dès son enfance, Proudhon fut obligé d'aider sa famille, ce qu'il fit en travaillant tantôt dans une ferme, tantôt dans une auberge locale. Il eut l'occasion d'aller à l'école lorsqu'il obtint une bourse royale d'externat pour le collège local de Besançon [à l'âge de douze ans¹⁸].

Malgré son penchant marqué pour les études, les besoins de sa famille obligèrent Proudhon à quitter le collège avant d'obtenir son diplôme [le baccalauréat, alors qu'il était en classe de rhétorique]. Il apprit le métier d'ouvrier typographe et de correcteur qui, pendant un certain temps, fut sa vocation régulière. Cependant, Proudhon adorait étudier, et le fait que la pauvreté l'ait obligé à interrompre sa formation irrita ce jeune homme ardent. «*La pauvreté n'est pas un crime, c'est quelque chose de pire**», pensait-il avec ressentiment. Il commença à remettre en question l'ordre social qui entravait tant le désir de s'instruire qui taraudait ce garçon pauvre.

Paris attira ce jeune provincial ambitieux tout comme, au XVIII^e siècle, il avait attiré un autre jeune provincial ambitieux : Diderot. À l'âge de trente ans, Proudhon se rendit dans la capitale, où il commença sa carrière d'écrivain, soutenu en partie par une bourse [accordée par l'Académie des sciences et belles-lettres de Besançon pour qu'il poursuive ses études]. La pauvreté le poussa cependant à rentrer dans sa ville natale, où il monta une imprimerie [avec deux associés]. Mais l'entreprise ne prospéra pas, et il renonça. En 1847, Proudhon revint à Paris pour reprendre sa carrière d'écrivain, qu'il poursuivit jusqu'à la fin de sa vie.

Proudhon était presque entièrement un autodidacte. Pour réussir à écrire sur des sujets sociaux, il dévora d'innombrables livres. Comme de nombreux autres autodidactes, ses lectures étaient vastes mais dépourvues d'un schéma directeur. Il lui manquait la concentration, la discipline et l'orientation précise qui caractérisent les études universitaires ou savantes. Curieusement, il ne puisa pas son inspiration dans le riche trésor intellectuel que possédait la France mais, comme il le déclara, dans «*La Bible d'abord, Adam Smith ensuite et enfin Hegel*¹⁹», ce qui constitue un curieux assortiment de

¹⁶ L'auteur exagère beaucoup le caractère «socialiste» des penseurs qu'il cite dans cet article mais j'ai conservé son vocabulaire, de même que l'usage du terme «révolutionnaire» qui n'avait évidemment pas le même sens au XIX^e siècle qu'aujourd'hui, même si Emmanuel Macron écrit, en 2016, un livre intitulé *Révolution !* – point d'exclamation compris (NdT).

¹⁷. Hendrik N. Boon, *Rêve et réalité dans l'œuvre économique et sociale de Napoléon III*, Martinus Nijhoff, 1936, p. 54. (**Note du traducteur** : Apparemment H.N. Boon faisait partie des historiens qui admiraient Napoléon III et en faisaient un précurseur du fascisme, cf. le compte rendu de son livre paru en 1937 dans la *Revue d'histoire moderne*, https://www.persee.fr/doc/rhmc_0996-2727_1937_num_12_26_3994_t1_0077_0000_1 d'où sans doute l'intérêt de J. Salwyn Schapiro pour cet auteur. D'autre part, **presque toutes les citations françaises ont été vérifiées** ; quand j'ai été obligé de les retraduire de l'anglais parce que l'original était introuvable en ligne, elles sont suivies d'un **astérisque***.)

¹⁸. Les passages entre crochets apportent des précisions ou rectifient de légères erreurs factuelles que j'ai pu repérer (NdT).

¹⁹. *Correspondance de P.-J. Proudhon*, A. Lacroix, 1875, I, tome XXII (abrégé comme *Correspondance* dans les notes suivantes).

maîtres pour tout individu, surtout quand il s'agit d'un révolutionnaire français. En 1840, parut son premier livre, *Qu'est-ce que la propriété ?*, question dont la réponse fit scandale: «*La propriété, c'est le vol.*» Sa question et sa réponse lui procurèrent presque immédiatement une certaine renommée dans la France de son époque, pays où bouillonnaient toutes sortes de théories révolutionnaires. Le mécontentement à l'égard du régime de Louis-Philippe était si profond que quiconque s'attaquait à l'ordre social, sous n'importe quel angle ou pour n'importe quelle raison, était sûr de susciter de l'intérêt. La réputation de Proudhon en tant que philosophe social fut assurée par la parution, en 1846, de son *Système des contradictions économiques, ou Philosophie de la misère*, ouvrage dans lequel il chercha à trouver une solution de la question sociale différente de celles présentées par les économistes classiques ou les socialistes.

Lorsque la Révolution de 1848 éclata en février, Proudhon se jeta dans le mouvement avec ardeur. Il devint le rédacteur d'un journal révolutionnaire, *Le Représentant du peuple*, dans lequel ses articles attirèrent une attention considérable²⁰. Proudhon devint une figure populaire à Paris et fut élu à l'Assemblée nationale en tant que député révolutionnaire. En raison de son célèbre slogan, «*La propriété, c'est le vol*», on s'attendait à ce qu'il rejoigne les combats de la gauche socialiste, aux côtés de Ledru-Rollin²¹ et de Louis Blanc²². Au lieu de cela, il étonna ses collègues en votant contre la fameuse résolution proclamant le «droit au travail²³». Il vota également contre l'adoption de la Constitution établissant la Seconde République démocratique au motif qu'il ne croyait pas aux constitutions²⁴. En tant que parlementaire, il tenta surtout d'introduire un projet de loi visant à établir un système de crédit gratuit fondé sur la création d'une Banque du Peuple destinée à remplacer la Banque de France. Dans le débat qui s'ensuivit, Proudhon ne fit pas le poids face à son adversaire, Adolphe Thiers, qui ridiculisa à la fois le projet et son auteur²⁵. Le projet de loi ne recueillit que deux voix, et le texte de Proudhon fut rejeté au milieu des ricanements et des huées.

Proudhon fut surtout un journaliste et un pamphlétaire, pas un homme politique. Il devint célèbre notamment parce qu'il exprima une voix dissidente et s'opposa aux autres dissidents de son époque : libéraux, démocrates, républicains et socialistes – surtout ces

²⁰. Arthur Desjardins, *P.-J. Proudhon*, 1896, Perrin et Cie, tome I, p. 120 ; Proudhon, *La Révolution sociale démontrée par le coup d'Etat du 2 décembre*, Rivière, 1936, p. 12.

²¹. Alexandre Ledru-Rollin (1807-1874): avocat, franc-maçon et député républicain, il s'oppose à la monarchie de Juillet et participe activement à la campagne des banquets républicains qui prépara la révolution de février 1848 et renversa le roi Louis-Philippe. Ministre de l'Intérieur en 1848, il instaura le suffrage universel masculin. (NdT).

²². Louis Blanc (1811-1882): journaliste, historien et théoricien socialiste modéré ; membre du gouvernement provisoire, puis député, il était favorable à un système de coopératives ouvrières de production soutenues financièrement par l'Etat. Hostile à la Commune de Paris en 1870, il fut membre de ce qui devint le Parti radical auquel appartinrent l'escroc Bernard Tapie et la brasseur de vent Christiane Taubira (NdT).

²³. Le droit au travail fut proclamé, pour la première fois, par le gouvernement provisoire de la Seconde République instauré dans la nuit du 24 au 25 février 1848 après trois jours d'émeutes du peuple parisien. Le gouvernement s'engagea «à garantir du travail à tous les citoyens» et reconnut «que les ouvriers [devaient] s'associer entre eux pour jouir du bénéfice de leur travail» mais il ne put tenir ses promesses (NdT).

²⁴. Desjardins, *op. cit.*, tome I, p. 210 ; Edouard Droz, *P.-J. Proudhon*, Librairie des Pages libres, 1909, p. 163.

²⁵. A la décharge de Proudhon, il faut dire qu'il lut son texte pendant trois heures car il n'avait aucun talent oratoire. Sans compter que ses origines paysannes et sa profession d'ouvrier typographe ne pouvaient que lui attirer l'hostilité d'une assemblée composée surtout d'avocats, magistrats, notaires, fabricants, médecins, militaires, politiciens, journalistes, ingénieurs, industriels et propriétaires, si l'on en croit les courtes présentations biographiques qu'ils écrivirent à l'époque : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4057193/f83.item>. (NdT).

derniers. Les socialistes, Louis Blanc, Ledru-Rollin, Leroux²⁶ et Considérant²⁷, furent la cible des virulentes invectives de Proudhon. En 1849, il fut arrêté sous l'accusation d'avoir écrit des articles violents contre le président Louis Napoléon²⁸ et condamné à trois ans de prison²⁹. Proudhon tira parti des loisirs que lui offrait son séjour carcéral pour étudier et écrire, mais aussi pour se marier, à l'âge de quarante ans, avec une simple ouvrière [Ephrasie Piégard, passementière] à laquelle il resta profondément attaché toute sa vie [et avec laquelle il aura quatre filles].

Dans sa cellule il écrivit un certain nombre de livres, dont *La Révolution sociale démontrée par le coup d'État du 2 décembre* qui parut en 1852 et fit sensation. Dans ce livre, Proudhon salua le renversement de la Seconde République comme une grande étape vers le progrès, et exalta Louis Napoléon comme l'espoir de la France révolutionnaire. L'ouvrage suscita une tempête de critiques perplexes, tant les démocrates et les socialistes de l'époque étaient déroutés et consternés. Sous le Second Empire [1851-1870], Proudhon se consacra activement à l'écriture. Livre après livre et pamphlet après pamphlet jaillirent de sa plume prolifique. Il attira l'hostilité du gouvernement lorsque, en 1858, il attaqua l'Eglise dans son *De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise*. Etant l'objet d'un mandat d'arrêt, il s'enfuit à Bruxelles, où il vécut pendant trois ans. En 1862, Proudhon rentra en France, où il mourut en 1865.

Proudhon a beaucoup écrit et on a beaucoup écrit sur lui³⁰.

²⁶. Pierre Leroux (1797-1871) : typographe, journaliste libéral, puis saint-simonien, déiste, partisan de communautés rurales. Maire et député en 1848, écrivain estimé des ouvriers, il fut le théoricien d'un socialisme pacifique, d'une république démocratique et sociale. Leroux développa dans ses écrits une perspective judéophobe, dénonçant «*l'esprit juif*», comme Marx dans *La Question juive*, ou comme Proudhon dans nombre de ses écrits, c'est-à-dire, pour Leroux, «*l'esprit de gain, de lucre, de bénéfice, l'esprit de négoce et d'agio, pour tout dire en un mot, l'esprit banquier*». Et il se défendait déjà, en 1846, en expliquant : «*ce terme de Juif se rencontre sous notre plume par une nécessité de la langue française [sic!] qui, de temps immémorial, a fait du nom de cette nation un nom générique*» tout en critiquant Renan pour sa théorie des races. Les arguments qui visent à nier la judéophobie (mélange d'antijudaïsme antique et de haine sociale contre les Juifs assimilés à l'usure ou à la banque) des premiers socialistes ou anarchistes, ou à la présenter comme de simples «*préjugés*» ont donc une longue histoire. On trouvera un recueil d'écrits choisis de Leroux sur la Toile, dans l'ouvrage de Bruno Viard, *Anthologie de Pierre Leroux inventeur du socialisme républicain*, Le Bord de l'Eau, 2007 (NdT).

²⁷. Victor Considérant (1808-1893) : selon la notice du *Dictionnaire Maitron*, «*polytechnicien, officier, journaliste ; homme politique et théoricien socialiste ; disciple de Charles Fourier, chef de l'École sociétaire en France ; animateur malheureux de l'expérience fouriériste au Texas ; membre de l'Internationale ; franc-maçon*». Partisan d'une «*démocratie pacifique*», de la réforme sociale et l'association capital-travail, il se démarqua de Blanqui, trop radical à ses yeux. Revenu d'exil, il prit parti pour la Commune en 1870. (NdT).

²⁸. Neveu de Napoléon I^{er}, Louis-Napoléon Bonaparte (1808-1873) fut le premier président de la République française élu au suffrage universel masculin le 10 décembre 1848. Il fut proclamé empereur le 2 décembre 1852 (NdT).

²⁹. Proudhon, *Idée générale de la Révolution au XIX^e siècle*, Rivière, 1923, p. 5 ; Droz, *op. cit.*, p. 165.

³⁰. La dernière édition des *Œuvres complètes* de P.-J. Proudhon (Rivière, 14 volumes, 1923-1938), a été publiée sous la direction de Célestin Bouglé et Henri Moysset. Dans cet article je cite, sauf mention explicite, une édition plus ancienne, *Œuvres complètes*, 37 volumes 1866-1883, Lacroix, Verboeckhoven et C^{ie}. Une collection de notes disparates, «*Carnets de Proudhon*», a été publiée dans *Grande Revue*, L-LI. La correspondance de Proudhon qui est aussi intéressante que volumineuse a été publiée en 1875, sous le titre *Correspondance de P.-J. Proudhon*, A. Lacroix et C^{ie}, 14 volumes. Parmi les biographies de Proudhon, citons : Karl Diehl, *P.-J. Proudhon, Seine Lehre und sein Leben*, 3 volumes, 1888-1896 ; Desjardins, *op. cit.*, *Proudhon*, 2 volumes, 1896 ; et Droz, *P.-J. Proudhon*, 1909. Et parmi les livres traitant de la pensée de Proudhon : Herbert Bourgin, *Proudhon*, G. Bellais, 1901 ; Gaëtan Pirou, *Proudhonisme et syndicalisme révolutionnaire*, Arthur

Ses livres eurent un large public et impactèrent considérablement le mouvement ouvrier en France³¹. L'influence de Proudhon provenait en grande partie du caractère polémique de ses écrits, qui faisaient appel à l'humeur et à l'esprit de la critique sociale, traditionnelle en France. Il développa une manière d'écrire qui se caractérisait par un ton véhément, un langage vif, un style tranchant, qui avaient des effets dévastateurs sur ceux qu'il ciblait. Sa furie verbale, torrentielle, démolissait les systèmes de pensée, les politiques publiques et les réputations célèbres, au point qu'il n'en restait plus rien après ses interventions. Proudhon était profondément convaincu que lui, et lui seul parmi les nombreux révolutionnaires de son époque, exprimait légitimement toutes les potentialités du mouvement révolutionnaire en France³². En son temps, et depuis lors, il a été considéré par beaucoup de gens comme le champion intransigeant de la liberté humaine sous tous ses aspects et en toutes circonstances.

Cependant, ni l'incontestable sincérité de Proudhon, ni son grand courage ne suffisent pour nous faire accepter sa propre auto-évaluation comme ayant été le révolutionnaire français le plus accompli de son époque³³. Le lecteur de Proudhon est souvent déconcerté par une curieuse et étrange contradiction : autant son langage est lucide autant sa pensée est obscure. Le langage qu'il utilise pour analyser les forces sociales et les idées politiques est clair et acéré; pourtant le lecteur ne parvient pas à se faire une idée complète des principes et des solutions que défend Proudhon. Seule exception remarquable : sa proposition de créer une banque d'échange pour promouvoir un système de crédit gratuit, projet qu'il exposa de façon très claire. Proudhon ne fut-il donc qu'un critique doué pour démolir les idées des autres, mais dépourvu d'idées originales ?

On pourrait défendre ce jugement, si l'on ignorait certaines connotations sinistres qui hantent ses pages et dont le lecteur d'aujourd'hui prend rapidement conscience. Tantôt, ces sous-entendus se font entendre faiblement, tantôt ils retentissent avec une intensité

Rousseau, 1910 ; Aimé Berthod, *P.-J. Proudhon et la propriété, Un socialisme pour les paysans*, Giard et Brière, 1910 ; Célestin Bouglé, *La sociologie de Proudhon*, Armand Colin, 1911 et *Proudhon*, Alcan, 1930 ; M. Augé-Laribé (dir.), *Proudhon et notre temps*, Chiron, 1920 ; Alfred G. Boulou, *Les idées solidaristes de Proudhon*, Marchal et Godde, 1912 ; Laurent Labrusse, *Conception proudhonienne du crédit gratuit*, Jouve, 1919 ; Shi Yung Lu, *The Political Theories of P.-J. Proudhon*, M.R. Gray, 1922 ; Nicolas Bourgeois, *Proudhon, le fédéralisme et la paix*, Rivière, 1926 ; Henry Cohen (dir.), *Proudhon's Solution of the Social Problem*, Vanguard Press, 1927 ; Jeanne Duprat, *Proudhon, sociologue et moraliste*, Felix Alcan, 1929 ; Pierre Bourgeau, *P.-J. Proudhon et la critique de la démocratie*, Editions universitaires de Strasbourg, 1933 ; Denis W. Brogan, *Proudhon*, Hamilton, 1934 ; Jacques Chabrier, *L'idée de la révolution d'après Proudhon*, Domat-Montchrestien, 1935. On trouve des chapitres et des articles sur Proudhon dans Emile Faguet, *Politiques et moralistes du XIX^e siècle*, Hachette, 1891-1900 ; Max Nettlau, *Histoire de l'anarchie* [1927], La tête de feuilles, 1971 ; Georges Gurvitch, *L'Idée du droit social. Notion et système du droit social*, Sirey, 1932 ; Silvio Gesell, *L'ordre économique naturel*, Rivière, 1948 ; Louis Dimier, *Les maîtres de la contre-révolution*, Librairie des Saints-Pères et Nouvelle Librairie nationale, 1917 ; Dorothy W. Douglass «P.-J. Proudhon : A Prophet of 1848», *American Journal of Sociology*, XXXIV-XXXV, 1929 ; Dudley Dillard, «Keynes and Proudhon», *Journal of Economic History*, II, mai 1942.

³¹. Bouglé, «La Résurrection de Proudhon» *Revue de Paris*, 15 septembre 1910 ; «W. Pickles, «Les tendances proudhoniennes dans la France d'après-guerre», *Revue d'histoire économique et sociale*, XXIII, 1936-1937.

³². *Correspondance, op. cit.*, tome VII, p. 36.

³³. Je n'ai pas retrouvé la source de cette affirmation répétée à plusieurs reprises et de différentes façons (le «révolutionnaire complet», «le plus accompli», etc.). A moins de considérer comme telle cette apostrophe de Proudhon à ses collègues de l'Assemblée nationale constituante le 31 juillet 1848: «Lorsque j'ai employé les deux pronoms vous et nous, il est évident que, dans ce moment-là, je m'identifiais, moi, avec le prolétariat, et que je vous identifiais, vous, avec la classe bourgeoise» (NdT).

surprenante. Ce sont ces sous-entendus qui ont rendu ses contemporains républicains et socialistes aussi perplexes et qui leur ont fait voir en Proudhon une force destructrice puissante qui lançait des missiles sur la citadelle des privilèges, mais sous un angle et dans une direction différents des leurs. Ils se sont donc éloignés de lui comme d'un animal étrange. Proudhon était lui-même conscient qu'il n'était pas en harmonie avec son époque. *«Mon corps est au milieu du peuple, écrivit-il dans une lettre à M. Maurice le 28 février 1848, mais ma pensée est ailleurs. J'en suis venu, par le cours de mes idées, à n'avoir presque plus de communauté d'idées avec mes contemporains³⁴.»*

L'attitude de Proudhon à l'égard de la Révolution de 1848, qui vit confluer de tant de courants révolutionnaires, illustre de façon frappante sa position énigmatique, puisqu'il fut à la fois un produit et un adversaire de la pensée révolutionnaire de son temps. *«Et cependant la Révolution, la République, le socialisme, appuyés l'un sur l'autre, écrivit-il, arrivaient à grands pas. Je les voyais, je les touchais, je fuyais devant le monstre démocratique et social, dont je ne pouvais expliquer l'énigme; et une terreur inexprimable glaçait mon âme, m'ôtait jusqu'à la pensée. Je maudissais les conservateurs qui riaient des colères de l'opposition; je maudissais encore davantage les opposants que je voyais déraciner avec une incompréhensible fureur les fondements de la société; je conjurais ceux de mes amis que je savais engagés dans le mouvement de ne se point mêler de cette querelle de prérogative, absurde pour des républicains et d'où allait sortir inopinément la République. Je n'étais cru, je n'étais compris de personne³⁵.»*

Proudhon n'était pas le chef intellectuel d'un parti révolutionnaire, comme Louis Blanc, ni le fondateur d'une école, comme Saint-Simon³⁶. Pourtant, d'ardents disciples vinrent à lui, attirés davantage par la violence de ses attaques contre l'ordre social que par la clarté de sa pensée sociale. Ils entendaient la parole de leur maître mais ne voyaient pas sa vision, car lui-même ne l'entrevoyait qu'obscurément. En vérité, Proudhon était un révolutionnaire, non pas de son temps mais du nôtre ; il mérite donc d'être réévalué à la lumière du présent.

Même un génie dissonant ne naît pas dans le vide. A la faveur du développement industriel en France, une aristocratie de l'argent arriva au pouvoir avec la Révolution de 1830. Sous le règne de Louis-Philippe, les riches bourgeois, les propriétaires d'usines et les banquiers contrôlaient le gouvernement. Les aristocrates et les ouvriers furent pratiquement éliminés de la scène politique grâce à un suffrage censitaire suffisamment étendu pour écraser les premiers et suffisamment restreint pour exclure les seconds. Selon l'opinion d'Alexis de Tocqueville, observateur perspicace et analyste subtil, *«En 1830, le triomphe de la classe moyenne en France avait été si définitif et si complet, que tous les pouvoirs politiques, toutes les franchises, toutes les prérogatives, le gouvernement tout entier se trouvèrent renfermés et comme entassés dans les limites étroites de cette seule classe, à l'exclusion, en droit, de tout ce qui était au-dessous d'elle et, en fait, de tout ce qui avait été au-dessus. Non seulement elle fut ainsi la directrice unique de la société, mais on peut dire qu'elle en devint la fermière. Elle se logea dans toutes les places, augmenta prodigieusement le*

³⁴. *Ibid*, II, p. 284.

³⁵. Mélanges, in *Œuvres complètes, op. cit.*, tome XVIII, p. 6.

³⁶. Claude-Henri de Saint-Simon (1760-1825) : noble en rupture avec son milieu social d'aristocrates fauchés, il entame une carrière d'officier, devient colonel, soutient la Révolution française et s'enrichit dans la vente de biens nationaux ; il fonde une entreprise de transports publics, reprend ses études et se met à écrire. Bientôt ruiné, il travaille dans une imprimerie puis comme bibliothécaire, tout en continuant à éditer des brochures et des tracts politiques jusqu'à sa mort. Certains de ses disciples eurent un rôle intellectuel (Auguste Comte), technique ou économique important (Prosper Enfantin et Ferdinand de Lesseps à l'origine de la construction du canal de Suez ; les frères Pereire dans la construction des chemins de fer) et influencèrent les débuts du féminisme. Ils fondèrent également des communautés et organisèrent aussi des projets de colonisation en Afrique, en Egypte et en Algérie (*NdT*).

*nombre de celles-ci et s'habitua à vivre presque autant du Trésor public que de sa propre industrie*³⁷.»

L'opposition à l'aristocratie de l'argent vint de la classe ouvrière et des rangs inférieurs de la bourgeoisie. La vaste classe moyenne inférieure française, composée principalement de petits commerçants et d'artisans, voyait d'un œil de plus en plus inquiet l'organisation de sociétés par actions qui créaient de grandes usines et développaient les moyens de transport. La grande propriété se profilait comme une menace pour l'existence de la petite propriété. Les artisans-patrons, si nombreux en France, ressentaient la pression de la concurrence des industries mécaniques qui pouvaient facilement obtenir des capitaux des banques pour financer leur expansion. De nombreux artisans-patrons se retrouvèrent au pied du mur ou furent obligés d'aller travailler comme ouvriers dans les usines³⁸.

La classe ouvrière était encore plus hostile au règne de l'aristocratie de l'argent. La France postrévolutionnaire présentait des inégalités économiques presque aussi flagrantes que celles de l'Ancien Régime³⁹. Le nouveau mouvement révolutionnaire, connu sous le nom de socialisme, visait à détruire la classe dominante bourgeoise de la seule manière dont elle pouvait être détruite en tant que classe, à savoir en abolissant complètement la propriété.

A la lumière de l'actualité [rappelons que ce texte fut publié en 1945, *NdT*], un aspect de la situation sociale en France sous la monarchie de Juillet est particulièrement significatif. La grande masse des artisans-patrons, les petits bourgeois, étaient confrontés à des ennemis sur deux fronts : le capitalisme consolidé qui préserverait le droit de propriété mais les chasserait du marché, et le socialisme révolutionnaire qui établirait l'égalité économique en confisquant leurs biens. Le sens aigu de la propriété du petit bourgeois, nulle part aussi fort qu'en France, l'amenait à considérer le capitaliste avec aversion en tant que concurrent, et avec envie en tant que membre riche de sa classe. Mais cette aversion et cette envie étaient tempérées par un vif souci pour la sécurité du droit de propriété qui, en cas de crise, le poussait à se ranger du côté du capitaliste. L'attitude du petit bourgeois envers l'ouvrier était bien différente. L'écrasante majorité des travailleurs français étaient alors employés dans des magasins, des ateliers et des petites fabriques ; les petits employeurs étaient donc constamment poussés à faire des concessions à leurs travailleurs qui revendiquaient de meilleures conditions. Derrière les revendications pour de meilleurs salaires et la réduction des heures de travail, les bourgeois terrifiés voyaient se dessiner le spectre de la confiscation universelle, proclamée par le prolétariat révolutionnaire. C'est dans ce contexte historique dissonant qu'émergea Proudhon, penseur très incompris, fantasque, «*plein d'idées, souvent d'une perspicacité incroyable*».

Comment préserver le droit de propriété et, en même temps, abolir le capitalisme ? Comment protéger le petit propriétaire contre ses ennemis économiques : le grand capital et le socialisme révolutionnaire ? Telles étaient les questions qui préoccupaient beaucoup Proudhon. Tantôt, ses réponses étaient simples, voire brutales, tantôt elles semblaient floues et éthérées, mais elles étaient toujours imprégnées d'une étrange sorte de ferveur révolutionnaire, à la fois déroutante et exaspérante.

La propriété c'est le vol. Aucune maxime ne pouvait être plus claire, plus incisive et plus définitive pour exprimer sa répudiation de l'ordre social établi que cette phrase célèbre. La Révolution française avait proclamé que la propriété était un droit naturel, et tous les régimes en France depuis 1789 avaient solidement protégé ce droit. Avec la montée du socialisme après 1830, la propriété était devenue le véritable enjeu entre les forces en présence en France, un enjeu que Tocqueville avait clairement prévu et qu'il avait analysé avec acuité⁴⁰. Lorsque Proudhon répudia la propriété avec une telle violence qu'il la qualifia de «*vol*», il fut salué à l'époque comme un révolutionnaire extrêmement radical, exactement comme on le considère aujourd'hui. Ce n'est qu'en lisant Proudhon attentivement – et complètement – que l'on peut comprendre ce qu'il entendait par «*propriété*» et pourquoi il la considérait

³⁷. *Souvenirs*, Folio Gallimard, 1999.

³⁸. Pierre Quentin-Bauchart, *La crise sociale de 1848*, Hachette, 1920, pp. 36 et suivantes.

³⁹. *Ibid.*, pp. 52 et suivantes ; Charles Rist, «Durée du travail dans l'industrie française de 1820 à 1870», *Revue d'économie politique*, tome XI, 1897.

⁴⁰. Alexis de Tocqueville, *Œuvres complètes*, 1864-1867, tome IX, pp. 516-517.

comme un «vol». Certaines déclarations comme «*La propriété c'est le vol*» ont pu créer et continuent à créer une fausse impression sur les conceptions de Proudhon à propos de ce sujet, comme d'autres.

Selon Proudhon, la propriété était, par essence, un privilège : celui d'obtenir une rente, un profit et un intérêt sans fournir aucun travail. Ce privilège permettait de récolter sans semer, de consommer sans produire, et de jouir sans effort. «[...] *aussi n'est-il pire usurier comme il n'est pire maître et plus mauvais payeur*⁴¹» qu'un propriétaire. La propriété ne pouvait être justifiée par aucun motif – qu'il s'agisse du droit naturel, de la loi ou de l'occupation – car elle créait et maintenait l'inégalité sociale, source première de tous les malheurs humains⁴². Tous les efforts pour l'abolir avaient été vains jusqu'ici. Le plus grand bouleversement de l'histoire, la Révolution française, n'avait pas aboli le pouvoir des classes possédantes ; elle avait seulement substitué la domination des bourgeois à celle des aristocrates propriétaires. C'est pourquoi, selon Proudhon, la révolution devait se poursuivre jusqu'à l'abolition totale de la propriété. Alors, et alors seulement, l'humanité jouirait de l'égalité.

Mais l'institution «*satanique*» de la propriété, à l'origine vicieuse et antisociale, pouvait être transformée en un instrument puissant pour établir un ordre social libre et égalitaire, en métamorphosant «*l'ange de ténèbres en ange de lumière*⁴³». Comment ? En substituant la *possession populaire* à la *propriété aristocratique*. Sous le régime de la propriété, un homme recevait un revenu «*sans main mettre*», parce qu'il était propriétaire d'une terre ou d'une entreprise produisant des richesses. Un revenu non gagné, selon Proudhon, était l'essence du privilège. Dans un système fondé sur la «*possession*», un homme gagnerait sa vie grâce à un travail effectif sur sa ferme ou dans son atelier ; il aurait donc droit à ce qu'il avait produit parce qu'il recueillerait ainsi le fruit de son propre travail⁴⁴. C'est donc au travail que devait revenir le produit intégral de ses efforts. Pour Proudhon, la «*possession*» représentait la propriété privée des instruments de production sans les revenus de la propriété que touchait le *rentier* inutile qui ne fournissait pas le moindre travail. En abolissant les abus qui s'étaient développés autour de la propriété, les éléments essentiels du système du droit de propriété pouvaient être maintenus plus fermement, plus clairement et plus fortement⁴⁵. Il est clair que dans sa distinction entre «propriété» et «possession», Proudhon visait à justifier le droit de propriété en universalisant la propriété.

Il dénonçait le système de propriété comme une *féodalité industrielle*, installée par le capitalisme, qui apportait de nouvelles injustices dans la vie économique. Même Marx n'était pas plus amer dans sa critique du capitalisme que l'était Proudhon; ce dernier affirmait que le temps était venu pour une nouvelle révolution qui renverserait le système de propriété avec ses injustices et ses inégalités et instaurerait un système égalitaire de possession. Comme Proudhon était né en France, le pays des traditions révolutionnaires, et qu'il connut la période révolutionnaire de 1848, il est important de noter qu'il utilisa à maintes reprises le terme de «révolution» pour désigner l'instauration pacifique, bien que rapide, d'un nouvel ordre social. Il s'opposa fermement aux activités révolutionnaires des socialistes, qu'il ridiculisa et dénonça en des termes très violents. Il n'y avait pas de plus grand crime, aux yeux de Proudhon, que d'inciter à la guerre des classes en tout temps et en tout lieu⁴⁶. Le langage violent qu'il utilisait

⁴¹. *Théorie de la propriété*, A. Lacroix, Verboeckhover et Cie, p. 169, 1866 [réédition L'Harmattan, 1997, NdT.]

⁴². *Qu'est-ce que la propriété*, in *Œuvres complètes*, tome I, pp. 34-35.

⁴³. *Théorie de la propriété*, *op. cit.*, pp. 208-210.

⁴⁴. *Ibid.*, p. 15 et suivantes

⁴⁵. Aimé Berthod nous a donné la meilleure analyse de Proudhon dans *P.-J. Proudhon et la propriété*, Giard et Brière, 1910.

⁴⁶. *Correspondance*, *op. cit.*, tome II, p. 200, 291 ; tome VI p. 381. Dans une lettre à Marx, il répudia l'usage de méthodes violentes, qu'il jugeait ne plus être nécessaires pour accomplir des changements sociaux. Cf. *Les Confessions d'un révolutionnaire*, *op. cit.*, 1929, p. 435.

fréquemment était en quelque sorte un substitut à l'action violente pour dissimuler les réalités de son propre programme.

Comment allait se produire la révolution pacifique grâce à laquelle «*le système actuel d'oppression et de misère**» ferait place à un «*système fondé sur le bien-être général et la liberté**» ? Proudhon fournissait une réponse étonnamment précise à cette question. Il fallait changer le système financier, et ainsi l'on accorderait des crédits à quiconque le demanderait. Pour saisir la signification de la solution de Proudhon, il est essentiel de garder à l'esprit que son anticapitalisme n'était pas le même que celui des socialistes qui voulaient principalement s'attaquer au système de production capitaliste. Proudhon, quant à lui, souhaitait lancer son attaque surtout contre le système d'échange capitaliste qui fonctionnait à travers l'étalon-or, la Banque de France et la Bourse. Dans son livre *Manuel du spéculateur à la Bourse*, Proudhon désigna la Bourse comme l'incarnation la plus nuisible du capitalisme à son apogée. La finance représentait, pour lui, la quintessence du capitalisme monopolistique fondé sur les privilèges, car elle contrôlait l'élément vital de tout le système économique, à savoir le crédit. Le lien étroit et vital de la finance avec l'industrie et l'agriculture permettait au capitaliste de réaliser des profits et au propriétaire de percevoir une rente. L'ensemble du système d'exploitation capitaliste, fondé sur cette connexion, basculerait grâce à ce que Proudhon appelait une *révolution par le crédit*.

Cette révolution, la plus grande de l'histoire, devait s'accomplir par l'instauration du *crédit gratuit*⁴⁷. Une Banque du Peuple remplacerait la Banque de France. Contrairement à cette dernière, elle n'aurait ni capital souscrit, ni actionnaires, ni réserve d'or. Elle ne payerait ni ne percevrait d'intérêts, à l'exception d'une charge nominale pour couvrir les frais généraux. Toutes les transactions commerciales de la nation seraient centralisées dans la Banque du Peuple, qui serait une banque d'échange et un marché pour tous les produits de la nation. Elle émettrait des billets fondés non pas sur les pièces de monnaie ou sur la terre mais sur les valeurs commerciales réelles. La fonction principale de la banque serait d'universaliser la lettre de change en facilitant l'échange

[*Note du traducteur* : Les propos de Proudhon sont très contradictoires puisque dans la même lettre à Huguenet du 15 mars 1848, il écrit : «*J'ai fait ma part de besogne, bien que je l'eusse désapprouvée [...] je n'ai pas voulu abandonner les amis; j'ai été à la barricade porter des pierres, et j'ai composé la première proclamation républicaine. La victoire gagnée, je suis rentré chez moi et ne sors plus.*» Mais un peu plus loin il déclare : «*[...] le succès trompera les espérances des contre-révolutionnaires. Il y a ici 15 000 prolétaires armés qui ne se laisseront pas faire. La question sociale recevra une solution, ou malheur au pays*»; et encore : «*Toute mon espérance est donc dans les clubs. Quand l'Assemblée sera réunie, je publierai mon projet; je le ferai discuter dans les clubs, et puis nous irons avec nos fusils [souligné par Proudhon], porter des pétitions à l'Assemblée.*» Ces propos ne sont pas ceux d'un anarchiste qui craint la confrontation armée.

Quant à la lettre à «Monsieur Marx» (*sic*) du 17 mai 1846, donc **deux ans avant 1848**, voici exactement ce que Proudhon écrit: «*Peut-être conservez-vous encore l'opinion qu'aucune réforme n'est actuellement possible sans un coup de main, sans ce qu'on appelait jadis une révolution, et qui n'est tout bonnement qu'une secousse. Cette opinion, que je conçois, que j'excuse, que je discuterais volontiers, l'ayant moi-même longtemps partagée, je vous avoue que mes dernières études m'en ont fait complètement revenir. Je crois que nous n'avons pas besoin de cela pour réussir; et qu'en conséquence, nous ne devons point poser l'action révolutionnaire [souligné par Proudhon] comme moyen de réforme sociale, parce que ce prétendu moyen serait tout simplement un appel à la force, à l'arbitraire, bref une contradiction. [...] je préfère donc faire brûler la Propriété à petit feu, plutôt que de lui donner une nouvelle force, en faisant une Saint-Barthélemy des propriétaires.*»]

⁴⁷. On peut trouver des références à ce schéma dans la plupart des écrits de Proudhon. Le meilleur exposé se trouve dans son *Organisation du crédit, Œuvres complètes, op. cit.*, VI, et dans son *Résumé de la question sociale*, 1849. Voir aussi Cohen (dir.), *Proudhon's Solution of the Social Problem* [édition anglaise du livre de Proudhon, *La solution du problème social*].

de biens entre producteurs et consommateurs par le biais de billets de change au lieu d'argent⁴⁸.

La vertu dominante de ce système, selon Proudhon, était d'universaliser le crédit gratuit sous la forme de billets de change, universellement acceptés. Avec le crédit gratuit, un nouvel ordre économique allait naître, plus libre, plus entreprenant, plus productif que le capitalisme. L'entreprise privée subsisterait, et la concurrence, force vitale qui anime toute la société, continuerait à réguler les prix du marché⁴⁹. La plus grande révolution de l'histoire, selon Proudhon, n'entraînerait «*point de dépossession, point d'expropriation, point de banqueroutes, pas de loi agraire, pas de communauté, pas d'intervention de l'État, pas d'atteinte à l'hérédité ni à la famille*»⁵⁰.

Il est aujourd'hui évident que, pour Proudhon, la société sans classes était entièrement différente de celle des socialistes. Ce ne serait pas le triomphe du prolétariat selon les socialistes, mais celui de la classe moyenne qui inaugurerait le nouvel ordre d'égalité économique. Sa méthode pour faire naître la société sans classe différait aussi considérablement de celle des socialistes de son époque. Elle passait par la socialisation de la finance grâce à une *révolution* (pacifique) *par le crédit*, contrairement à la méthode socialiste qui souhaitait socialiser les moyens de production et d'échange en s'appuyant sur la guerre de classe et la dictature du prolétariat. Le fait de renoncer au principe de la guerre de classe et de présenter la classe moyenne comme l'espoir de l'humanité réveilla toutes les fureurs de Marx, qui avait condamné avec assurance cette classe à l'extinction totale, à être broyée par la meule supérieure du Capital et la meule inférieure du Travail. Rien ne semblait plus absurde à Marx que l'idée selon laquelle la révolution de l'avenir satisferait les intérêts de la classe moyenne. Il déversa un flot de moqueries sur Proudhon, ce philosophe qui voulait «*planer en homme de science au-dessus des bourgeois et des prolétaires*» et n'était qu'un «*petit bourgeois ballotté constamment entre le Capital et le Travail, entre l'économie politique et le communisme*»⁵¹.

Au XIX^e siècle, tous les mouvements de la classe ouvrière, qu'il s'agisse des combats pour le

syndicalisme, le suffrage universel ou le socialisme, se heurtèrent à l'hostilité intransigeante de Proudhon. Sa dénonciation vitriolique de ces mouvements avait un ton menaçant et amer, qu'on ne retrouvait pas dans ses attaques contre le capitalisme. Selon lui, les aspirations des ouvriers étaient une diversion par rapport au véritable problème en France et une perversion de sa vision d'une société sans classes. Il dénonça le syndicalisme comme un mouvement subversif dirigé contre l'intérêt général. Le droit de grève, affirmait Proudhon, était un pouvoir sinistre, exercé par les travailleurs, qui agissait comme un stimulant à leur demande égoïste de diriger la nation. Ce droit légalisait la guerre de classe à laquelle il s'opposait catégoriquement. Il lança un assaut furieux, presque obscène, contre ce qu'il appelait avec mépris les «*pauvretés politiques*», à savoir la souveraineté populaire, les droits naturels, les constitutions, les parlements, le suffrage universel masculin et la règle de la majorité. Pour lui, la démocratie était le plus instable des gouvernements, qui oscillait continuellement entre l'absurde et l'impossible. Elle aboutissait à «*l'étranglement de la conscience publique*», au «*suicide de la souveraineté du peuple*», à «*l'apostasie de la Révolution*»⁵². Le suffrage universel créait le pire de tous les gouvernements car c'était «*l'idée de l'État étendu à l'infini*»⁵³.

Proudhon ne voulait en aucun cas consacrer une partie de son travail, de son temps, de sa substance pour défendre un *enfantillage* tel que le gouvernement démocratique. En tant que théorie, la souveraineté populaire était tout simplement absurde, et son application au

⁴⁸. *Organisation du crédit, op. cit.*, p. 115.

⁴⁹. *Système des contradictions économiques, op. cit.*, 1923, I, p. 249.

⁵⁰. Discours de Proudhon à l'Assemblée nationale, 31 juillet 1848, *Compte rendu des séances de l'Assemblée nationale*, 1849, tome II, p. 772.

⁵¹. Karl Marx, *Misère de la philosophie*, disponible notamment sur marxists.org.

⁵². Desjardins, *op. cit.*, tome II, page 214 et suivantes.

⁵³. *Les confessions d'un révolutionnaire, op. cit.*, p. 185.

gouvernement sous la forme du suffrage universel était «*un enfantillage usé*⁵⁴». Le mépris et la haine de Proudhon à l'égard de la démocratie dépassaient toute limite décente, et ses attaques diffamatoires et dégoûtantes contre la démocratie ne furent dépassées que par celles des fascistes de notre époque [les années 30 et 1940, NdT]. «*Toute cette démocratie me dégoûte*, écrivait-il. *La raison ne sert de rien avec elle, ni les principes, ni les faits. [...] elle veut qu'on la gratte là où la vermine la démange, mais elle n'entend pas qu'on la peigne ni qu'on la dégrasse. [...]. Mais qu'attendre d'une démocratie soi-disant progressiste, et qui se montre plus fanatique, à chaque apparition d'une idée, que ne le fut l'Inquisition ? J'ai bien envie de tomber une bonne fois à bras raccourcis sur cette tourbe*⁵⁵ !»

L'opposition de Proudhon à la démocratie découlait de son mépris du peuple. La grande masse du peuple, à ses yeux, se composait de bourgeois bouffis, de paysans misérables et de prolétaires stupides. Il aimait broder sur ce thème en utilisant de nombreux motifs verbaux. La bourgeoisie était «*avide et lâche, sans générosité comme sans principes*⁵⁶», et elle volait à la Bourse ce qui lui répugnait de gagner par le travail. Proudhon dénonçait «*[...] ce prolétariat campagnard, qui jamais ne sentit battre l'honneur national sous sa blouse, à qui la tyrannie est précieuse pourvu qu'elle humilie le citoyen, qui hait d'instinct science, philosophie, art, industrie ; qui, par sympathie d'ignorance et de superstition, est toujours prêt à se rallier aux excitations cléricales contre la liberté*⁵⁷». Tout ce que l'ouvrier désirait, c'était de meilleurs salaires, moins d'heures de travail, un faible coût de la vie et des impôts élevés pour les riches. «*[...] cette classe ouvrière corrompue, envieuse, calomniatrice, qui prend la haine de ses patrons pour du patriotisme et dont le premier bonheur est de voir massacrer ceux qui se dévouent pour elle*⁵⁸» n'avait aucune vision d'un nouvel et meilleur ordre social. Son mépris pour ses compagnons de travail, sa haine de son employeur, son amour du faste et du spectacle le poussent toujours du côté de l'autorité⁵⁹.

Tout véritable progrès, selon Proudhon, s'accomplissait, non pas directement grâce aux masses, mais grâce à des *esprits d'élite*, qui, ouvertement ou secrètement, les poussaient dans la bonne direction⁶⁰. Les masses étaient prédisposées à la domination autocratique et non à se gouverner elles-mêmes. Elles avaient besoin d'un dirigeant comme elles avaient besoin d'un dieu. «*C'est pour moi*, écrivait Proudhon, *un aphorisme d'économie [...] que la classe la plus pauvre (aujourd'hui encore la plus nombreuse) est, par cela même qu'elle est la plus pauvre, la plus ingrate, la plus envieuse, la plus immorale et la plus lâche*⁶¹.» L'humanité n'était pas constituée de la masse des «bipèdes» brutalisés mais du petit groupe

⁵⁴. Sur les conceptions de Proudhon à propos de la démocratie, cf. Bourgeau, *P.-J. Proudhon et la critique de la démocratie*, Editions universitaires de Strasbourg, pp. 41-42.

⁵⁵. *Correspondance, op. cit.*, tome XI, p. 197.

⁵⁶ *Correspondance, op. cit.*, tome V, p. 138.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 139.

⁵⁸ *Ibid.* p. 139.

⁵⁹ *Manuel du spéculateur à la bourse, in Œuvres complètes, op. cit.*, tome VI, p. 404.

[Note du traducteur: L'auteur se livre ici à une paraphrase, mieux donc vaut lire le texte original de Proudhon: «*Ainsi que nous venons de l'indiquer, la tendance populaire, après avoir renversé une aristocratie, est toujours de la remplacer par un pouvoir qui réponde à son idéal de force et d'unité. Le mépris du plébéien pour ses égaux, sa haine pour ses patrons, son amour de la puissance et du faste, l'y poussent également. Un empereur, pour le paysan et l'ouvrier, est une sûreté contre le bourgeois. Il ne le dit pas; mais il le pense, et il agit d'après cette pensée profonde. Ainsi se détermine et se réalise, dans l'ordre politique, la pensée populaire: les Grecs nommèrent cette réalisation tyrannie; les Romains, imperium, empire.*»]

⁶⁰. «*[...] les masses, dans ce qu'elles ont accompli de passable, ont toujours été poussées, sollicitées, ostensiblement ou secrètement, par des esprits d'élite formés dans leur sein*», cf. *Correspondance, op. cit.*, tome V, pp. 57.

⁶¹. *Ibid.*, tome IV, p. 267.

d'élite qui avait toujours été le ferment de l'histoire. Proudhon se demandait si l'humanité avait jamais compté plus de dix mille personnes⁶².

Proudhon écrivit des diatribes contre la démocratie parce qu'il répudiait ce qu'il appelait le gouvernement «politique» : la monarchie absolue, la monarchie constitutionnelle ou la république démocratique. L'autorité et la subordination, si destructrices de l'individualité humaine et de la liberté personnelle, étaient les principes fondamentaux de tout État, «*la prostituée, infatigable, gratuite, de tes valets, de tes moines et de tes soudards*⁶³». L'État, sous quelque forme que ce soit, était une force conservatrice ; il ne pouvait donc améliorer les conditions sociales simplement parce qu'il était l'État. Proudhon alla jusqu'à s'avouer ouvertement anarchiste et à faire l'éloge de l'anarchie comme condition d'une société mûre⁶⁴.

Qu'était ce gouvernement «économique» qui, selon Proudhon, devait supplanter le gouvernement «politique» qu'il condamnait avec tant de force, de persistance et d'abondance ? Son ouvrage, *Du principe fédératif*, explique ce schéma ; et l'on trouve des références à ce principe éparpillées dans ses écrits. Néanmoins, il est difficile, très difficile, de percevoir clairement ce qu'était le régime de gouvernement économique que Proudhon appelait le «mutuellisme». Il se livra à d'innombrables généralisations, vives et brillantes, mais ne présenta nulle part un plan de base. Dans chaque industrie, le mutuellisme reposerait sur des associations autonomes volontaires de producteurs qui auraient pour objet l'échange de marchandises. La production serait individuelle et non collective. Les relations entre les individus et les associations seraient fondées sur des contrats volontaires, et non sur des lois coercitives⁶⁵. Sous le mutuellisme, la concurrence entre les associations économiques volontaires et autonomes fonctionnerait de manière saine, alors que, sous le capitalisme, la concurrence entre les individus était destructrice et chaotique. En ce sens, le mutuellisme s'avérerait supérieur à l'individualisme des capitalistes et au collectivisme des socialistes.

Le mutuellisme comportait un aspect politique, le fédéralisme. Les différentes associations formeraient une hiérarchie de fédérations, chapeautées par deux fédérations nationales, l'une de producteurs et l'autre de consommateurs. L'autorité suprême serait confiée à un conseil, choisi par les différentes associations, qui aurait le pouvoir de régler leurs affaires communes, telles que les transports, le crédit, les assurances, la défense, la sécurité, etc. L'État centralisé et souverain, exerçant un pouvoir coercitif sur le peuple, serait remplacé par un «*faisceau de souverainetés*», constitué de fédérations d'associations économiques autonomes. Ce nouveau système inaugurerait ce que Proudhon appelait *le troisième monde*, la première société véritablement sans classes de l'histoire, qui succéderait au capitalisme comme celui-ci avait succédé au féodalisme. Le *troisième monde* surgirait du sol du capitalisme, mais sans les maux du capitalisme, comme «*le lys qui répudie l'oignon dont il est issu*⁶⁶» ; comme le capitalisme, le nouvel ordre maintiendrait l'entreprise privée, la liberté contractuelle, la concurrence et la propriété privée. Contrairement au capitalisme, il ne tolérerait pas les dominations financières et industrielles avec leur cortège d'inégalités économiques, de conflits de classes et de tyrannies politiques. Toutes les classes se fondraient en une seule, la *classe moyenne*, et le grand rêve d'une société d'égaux serait enfin réalisé.

La vision floue de Proudhon sur le futur *troisième monde* n'avait de conséquences claires que sur un seul point : l'État ne devait absolument pas intervenir dans l'ordre social. Cela attira l'attention des révolutionnaires français qui, au cours des quatre courtes années qui s'écoulèrent entre [les journées révolutionnaires du 22 au 25 février] 1848 et [le coup d'État du 2 décembre] 1851, assistèrent à des changements de

⁶². *Ibid.*, tome IV, p. 155 : «*Je vois bien, d'après les statistiques, cent millions d'individus à face humaine sur la croûte terrestre; je doute que l'humanité se compose de plus de dix mille. Un homme sur dix mille bêtes: la proportion n'est-elle pas encore trop forte ?*»

⁶³. *Idée générale de la révolution au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 341.

⁶⁴. Mélanges, in *Œuvres complètes*, tome XIX, p. 19 ; *Idée générale de la révolution*, p. 199.

⁶⁵. *Ibid.*, pp. 301-302.

⁶⁶ *La guerre et la paix*, *op. cit.*, 1927, p. 191.

gouvernement rapides et violents. Lorsque le Second Empire s'avéra capable de résister à toutes les oppositions, qu'elles soient royalistes, républicaines ou socialistes, certains éléments révolutionnaires acquirent la conviction qu'un gouvernement stable était synonyme de despotisme. Lors de l'effondrement soudain de l'empire apparemment tout-puissant après la bataille qui eut lieu à Sedan, [le 1^{er} septembre 1870], ces révolutionnaires virent l'occasion de détruire à jamais le despotisme en abolissant complètement l'Etat. La voix de Proudhon résonna fort aux oreilles des révolutionnaires de la Commune de Paris, qui visaient à détruire le gouvernement central de la France et à établir, à sa place, une fédération de communes autonomes⁶⁷.

Cependant, rien n'aurait davantage stupéfié et exaspéré Proudhon que d'être salué comme l'inspirateur d'un soulèvement sanglant du prolétariat révolutionnaire. Ce contempteur de tout Etat, cet «anarchiste» salua le Second Empire dictatorial comme l'événement historique promis depuis longtemps, passionnément espéré, qui ouvrirait la voie au *troisième monde*. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, Proudhon s'adressa à Louis Napoléon en ces termes: «*Vous êtes la révolution au dix-neuvième siècle, car vous ne pouvez pas être autre chose. Hors de là, le 2 décembre ne serait qu'un accident historique sans principe, sans portée*⁶⁸.» Le véritable objet du 2 décembre, selon Proudhon, était d'inaugurer la révolution sociale qui s'était révélée une tâche trop grande pour tous les gouvernements de la France depuis le Premier Empire. Un seul programme possible s'offrait à Louis Napoléon, un programme révolutionnaire⁶⁹. À la lumière de sa grande mission, la répression lancée contre les socialistes pendant les journées de juin 1848 et le renversement de la Seconde République n'étaient pas des actes réactionnaires. Au contraire, ils préparaient la voie à l'avènement de la véritable révolution dont Louis Napoléon était le chef⁷⁰. «*Que le 2 décembre proclame, franchement et à haute voix, que la raison de son avènement est qu'il représente la révolution sociale*^{*71}.»

Proudhon proposa de collaborer avec Louis Napoléon et de le guider dans la nouvelle voie révolutionnaire «*pour la gloire du pays, le bien-être des masses, et le progrès de l'humanité*⁷²». Il conseilla aux républicains et aux socialistes de se rallier à la bannière de Louis Napoléon, qui était le champion des masses bien qu'il fût considéré par les réactionnaires comme un agent de la contre-révolution⁷³. En soutenant Louis Napoléon, les républicains et les socialistes pouvaient «*redevenir les chefs et les modérateurs du mouvement*», appliquer «*des plans de rénovation économique, non des théories gouvernementales*⁷⁴», voilà ce que voulait, ce qu'attendait d'eux le prolétariat.

Avec force et à plusieurs reprises, Proudhon tenta de faire passer l'idée qu'une révolution sociale ne pouvait s'accomplir que par la dictature d'un seul homme. En raison des divisions entre partis, la révolution, si nécessaire à la France, ne pouvait provenir des délibérations d'une assemblée populaire mais de la dictature d'un seul homme, soutenu par le peuple⁷⁵. La Révolution de 1848, affirmait Proudhon, avait révélé l'incompétence des beaux parleurs et des visionnaires, et sa suppression par le coup d'État avait ouvert la voie à la révolution efficace et pratique de Louis Napoléon. C'est lui, et non les socialistes, qui était le véritable révolutionnaire. N'avait-il pas remis en cause toutes les institutions : la propriété, l'intérêt, le revenu, le privilège, le constitutionnalisme, la dynastie, l'Eglise, l'armée et l'Ecole ? Ce n'est pas par des théories mais par des actes que Louis Napoléon avait montré combien la structure sociale était fragile et combien les

⁶⁷. A propos de l'influence des idées de Proudhon sur la Commune de Paris, cf. Bourgin, *Proudhon, op. cit.*, p. 81 et suivantes : et Brogan, *Proudhon, op. cit.*, p. 85.

⁶⁸. *La Révolution sociale, op. cit.*, p. 108.

⁶⁹. *Correspondance*, tome IV, *op. cit.*, p. 281.

⁷⁰. *La Révolution sociale, op. cit.*, p. 177.

⁷¹. *Ibid.*, p. 269.

⁷². *Correspondance*, tome V, *op. cit.*, p. 154 («Lettre au Prince Napoléon» du 7 janvier 1853).

⁷³. *La Révolution sociale, op. cit.*, p. 284 et suivantes.

⁷⁴. *La Révolution sociale, op. cit.*, pp. 33-34

⁷⁵. *La Révolution sociale, op. cit.*, p. 215.

principes qui la soutenaient étaient faibles⁷⁶. L'«anarchiste» Proudhon, qui détestait tellement le gouvernement politique qu'il avait voté contre l'adoption de la Constitution démocratique de la Seconde République, se félicitait maintenant de la Constitution du Second Empire [proclamée le 14 janvier 1852] qui établissait la dictature de Louis Napoléon.

Comme tous les autres penseurs français durant le XIX^e siècle, Proudhon était parfaitement conscient du gouffre qui séparait les deux France depuis la Révolution française. Sa solution au problème ? Créer un parti unique fondé sur *la classe moyenne*. Il déversa son mépris, courroucé, flétrisseur et inépuisable, sur les nombreux partis politiques de la Seconde République. Était-ce là le produit de la France unie et centralisée dont tout le monde était si fier⁷⁷ ? Napoléon avait cherché à unir la France par la poésie de la guerre, mais Louis Napoléon allait améliorer cette méthode en utilisant la «prose de l'économie».

Comment ? La réponse de Proudhon avait une signification sinistre. Il était possible et souhaitable, affirmait-il, qu'un seul parti avale tous les autres. Ce parti unique devait représenter les intérêts de la *classe moyenne* et ceux du prolétariat, fondus dans un intérêt national. Le 2 décembre seul pouvait le faire parce qu'il représentait la révolution sociale. C'était à Louis Napoléon qu'était revenue l'occasion de faire ce grand pas⁷⁸.

Les ardents espoirs de Proudhon envers le 2 décembre étaient condamnés à être fortement déçus. Au cours d'une entrevue avec Louis Napoléon en 1848, il avait proposé à ce dernier son plan de crédit gratuit pour inaugurer pacifiquement la grande révolution sociale. Une fois que Louis Napoléon devint empereur [le 7 novembre 1852], Proudhon le pria instamment d'adopter son plan afin de réaliser la grande promesse révolutionnaire du 2 décembre. Mais l'empereur ne tint aucun compte de l'exaltation de Proudhon, qui voyait en lui le plus grand révolutionnaire de tous les temps, ni de son projet de *révolution par le crédit*. Chagriné de n'avoir pas réussi à convertir Louis Napoléon, Proudhon devint très hostile au Second Empire. L'empereur avait-il trahi la révolution sociale ? Avait-il, au contraire, dirigé la révolution industrielle des capitalistes et des banquiers ? Le ressentiment passionné de Proudhon face à ce qu'il considérait comme une trahison de la plus grande mission de l'Histoire l'amena à conclure amèrement, mais avec justesse, que le Second Empire était un gouvernement bourgeois à la façade romantico-napoléonienne⁷⁹. Les grands progrès de l'industrie et de la finance qui étaient activement encouragés par l'Etat représentaient, aux yeux de Proudhon, une régression qui allait faciliter l'exploitation du peuple français. Que faisait le gouvernement pour les masses et pour sa classe favorite, *la classe moyenne* ? Rien, répondait-il. À mesure que le Second Empire devenait plus libéral dans ses politiques et plus capitaliste dans ses décisions économiques, l'hostilité de Proudhon contre Louis Napoléon devenait plus amère: «*l'empereur, après avoir livré nos âmes aux jésuites, se plaignait-il, livre le patrimoine du peuple aux Juifs*⁸⁰». Sous le Second Empire, affirmait Proudhon, l'opinion publique était dominée par les Juifs, les saint-simoniens, les libéraux, les jésuites et les bohémiens. Les Juifs étaient particulièrement influents, car «*ils dominaient la presse et contrôlaient le gouvernement*^{*81}».

Proudhon a plus d'une fois exprimé son antisémitisme. A l'heure suprême du libéralisme européen, durant la Révolution de 1848, il avait dénoncé les Juifs comme étant le rempart de *la féodalité capitaliste*, donc les ennemis du peuple en tout temps. «*Les Juifs donc, encore les Juifs, et toujours les Juifs*, s'exclamait-il. *Sous la République, comme sous Louis-Philippe et sous Louis XIV, nous sommes à la merci des Juifs*⁸².»

⁷⁶. *Ibid.*, p. 219.

⁷⁷. *Ibid.*, pp. 267-268.

⁷⁸. *Ibid.*, pp. 268-269.

⁷⁹. *Ibid.*, p. 82 ; *Correspondance, op. cit.*, tome V, p. 55.

⁸⁰. *Ibid.*, tome V, p. 242.

⁸¹. *Ibid.*, tome XI, p. 354 ; tome XII, p. 65.

⁸². *Mélanges, in Œuvres complètes, op. cit.*, tome XVII, p. 31.

Proudhon identifiait les capitalistes aux banquiers, et ces derniers aux Juifs, et il considérait les trois comme une trinité impie indissolublement unie pour exploiter la *classe moyenne* et défendre la réaction en France. «*La seconde espèce de contre-révolutionnaires, écrivit-il, se compose de tous les prêteurs d'argent et d'instruments de travail, représentants de la féodalité mercantile, agricole, industrielle, financière; suppôts de la royauté in utroque jure⁸³, politique et économique; auteurs de toutes les restaurations, fauteurs de toutes les tyrannies et qui reconnaissent pour chefs les juifs⁸⁴.*» Comme tous les antisémites, Proudhon avait tendance à voir dans les Juifs la source première des malheurs de la nation, et à les associer aux personnes et aux groupes qu'il détestait. Il dénonçait les Juifs en même temps que le pouvoir «*des saint-simoniens, des directeurs de femmes livrés, des soudards brutaux et des pédants méprisés qui mènent le pays⁸⁵.*»

L'antisémitisme, qui constitue toujours et partout l'épreuve de vérité du racialisme, avec sa division de l'humanité en races créatives ou stériles, conduisait Proudhon à considérer le Noir comme étant situé au plus bas dans la hiérarchie raciale. Pendant la guerre de Sécession, il soutint le Sud qui, insistait-il, n'avait pas entièrement tort de maintenir l'esclavage. Les Noirs, selon Proudhon, étaient une «*race inférieure*», un exemple qui illustrait l'inégalité entre les différentes races de l'humanité. Ceux qui voulaient les émanciper n'étaient pas les «*vrais négrophiles*». Leurs vrais amis étaient «*Ceux qui, les tenant en servitude, les exploitant, il est vrai, leur assurent la subsistance, les améliorent insensiblement par le travail, et les multiplient par le mariage⁸⁶.*»

Ce qui stupéfia les contemporains de Proudhon, plus encore que son soutien à la dictature de Louis Napoléon, ses éruptions antisémites ou sa défense de l'esclavage des Noirs, fut sa glorification de la guerre. La haine de la guerre et l'aspiration à la paix universelle ont caractérisé presque tous les penseurs révolutionnaires modernes – les philosophes au XVIII^e siècle, les démocrates au XIX^e siècle et les socialistes au XX^e siècle. Les contradictions entre le révolutionnaire Proudhon et la pensée révolutionnaire de son époque devinrent encore plus déroutantes, encore plus étranges, lorsque Proudhon glorifia la guerre pour elle-même. Son livre *La Guerre et la paix*, paru en 1861, était un hymne à la guerre, entonné sur un ton plus passionné que tout ce qu'ont produit les fascistes de notre époque «*Ce livre, remarque Henri Moysset, éditeur du volume, est issu de la source même du Proudhonisme ; ordonné et entièrement achevé par la pression des événements, il est vraiment le produit de l'humus intellectuel et du climat moral dans lesquels l'esprit de Proudhon a grandi et mûri⁸⁷ *.*»

«*Salut à la guerre ! s'exclame Proudhon. C'est par elle que l'homme, à peine sorti de la boue qui lui servit de matrice, se pose dans sa majesté et dans sa vaillance; c'est sur le corps d'un ennemi abattu, qu'il fait son premier rêve de gloire et d'immortalité. [...] La mort est le couronnement de la vie: comment l'homme, créature intelligente, morale et libre, pourrait-il plus noblement finir⁸⁸?*» La guerre était la révélation de la religion, de la justice, de l'idéal dans les relations humaines: «*L'homme est avant tout un animal guerrier : c'est par la guerre qu'il se manifeste dans la sublimité de sa nature; c'est la guerre seule qui fait les héros et les demi-dieux⁸⁹.*»

⁸³ Terme qui désigne les licenciés ou les docteurs qui maîtrisent à la fois le droit canon (religieux) et le droit civil (NdT).

⁸⁴ *Résumé de la question sociale, op. cit.*, p. 36.

⁸⁵ *Correspondance, op. cit.*, tome XII, p. 55.

⁸⁶ *La guerre et la paix, op. cit.*, p. 179.

[*Note du traducteur* : par «mariage», il faut sans doute entendre le métissage organisé des Blancs avec d'autres races dites «inférieures» pour les «éduquer» et les «régénérer», idée populaire notamment chez les fouriéristes. Cf. la suite de cette citation et mes remarques page 34.]

⁸⁷ Moysset, introduction à *La guerre et la paix, op.cit.*, p. LVI.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 31.

⁸⁹ *Mélanges, in Œuvres complètes, op. cit.*, XIX, p. 65.

Pour Proudhon, la guerre n'était pas un mal social qui serait éradiqué au cours des progrès que devait accomplir l'humanité. Non, c'était un instinct inhérent à la nature même de l'homme et la source première du progrès humain. Elle durerait donc tant que l'homme existerait et tant que les valeurs morales et sociales prévaudraient dans la société humaine⁹⁰. La paix universelle et perpétuelle signifierait la fin de tout progrès. Qu'advierait-il de la littérature, de la poésie, de l'art si l'inconcevable se réalisait, à savoir l'abolition de la guerre ? Que deviendraient la justice, la liberté, les nations indépendantes, libres, autonomes ? Tout dégénérerait dans un monde en paix, et la vie deviendrait une «*sieste éternelle*»⁹¹. Puisque la guerre était la cause bienfaisante, quoique terrible, du progrès humain, son origine même était divine, La conscience qui a produit la religion et la justice a aussi produit la guerre. La ferveur et l'enthousiasme qui ont inspiré les législateurs et les prophètes ont également inspiré les héros guerriers⁹².

La guerre était la seule méthode possible pour établir la justice sur terre. Comme chaque nation croyait sincèrement que sa cause était juste, la guerre était le seul moyen de régler les différends entre les nations. Et le vainqueur représentait toujours la justice de l'humanité. Les masses humaines sentaient profondément que des «*liens mystérieux*» unissaient la puissance et le droit. Grâce à ce sentiment, une nation, aussi bas fût-elle tombée, ne périrait jamais tant qu'elle garderait dans son cœur «*la flamme justicière et régénératrice du droit de faire la guerre*»⁹³.

Presque chaque page de *La Guerre et la paix* glorifie la guerre comme un idéal et une institution. La répétition atteint presque l'hystérie. Considérer Proudhon comme un écrivain irresponsable doté d'un don irrépressible pour la polémique ne rendrait guère justice à l'un des philosophes sociaux les plus influents du XIX^e siècle. Son éloge hystérique de la guerre, son ardente défense de la dictature de Louis Napoléon, et son soutien indéfectible à la classe moyenne, faisaient partie intégrante de sa philosophie sociale,

Les militaristes ont presque toujours été hostiles à l'émancipation des femmes. Si elles ne pouvaient pas faire la guerre, elles pouvaient être des épouses et des mères de guerriers. Par conséquent, reléguer les femmes aux tâches domestiques constituait le meilleur moyen d'assurer une nation forte et virile. De plus, la subordination de la femme à l'homme et son statut inférieur dans l'Etat et dans la société correspondait au modèle militariste de commandement et d'obéissance, appliqué au fondement même de l'ordre social, à savoir la famille. À l'époque de Proudhon, George Sand, en France, et John Stuart Mill, en Angleterre, avaient fait entendre les faibles prémices du mouvement visant à émanciper les femmes en leur accordant des droits égaux à ceux des hommes. Les droits de la femme se heurtèrent à la furieuse opposition de Proudhon. «*Je regarde comme funestes et stupides, écrivit-il, toutes nos rêveries d'émancipation de la femme; je lui refuse toute espèce de droit et toute initiative; je crois que, pour la femme, la liberté et le bien-être consistent uniquement dans le mariage, la maternité, les soins domestiques, la fidélité de son époux, la chasteté et la retraite*»⁹⁴.

Comment expliquer le phénomène étonnant de ce *révolutionnaire complet*, qui était, en même temps, un militariste complet, un défenseur de l'esclavage, un homme qui haïssait passionnément la démocratie et le socialisme, ainsi qu'un adversaire acharné des mouvements ouvriers et de l'émancipation de la femme ? La recherche de la paternité intellectuelle conduit parfois à des découvertes étranges et déconcertantes. Tant par ses disciples que par ses détracteurs, Proudhon a été élevé au rang de père de l'anarcho-syndicalisme. Affirmer que les deux groupes se trompent implique une réévaluation drastique des idées de ce penseur énigmatique et de leur signification dans l'histoire moderne.

⁹⁰. *La guerre et la paix*, op. cit., p. 55 et suivantes.

⁹¹ *Ibid.*, p. 72.

⁹². *Ibid.*, p. 31.

⁹³. *Ibid.*, pp. 86, 91.

⁹⁴. *Correspondance*, op. cit., IV, p. 377.

Selon des auteurs syndicalistes faisant autorité, comme notamment Hubert Lagardelle⁹⁵, Proudhon inspira le mouvement anarcho-syndicaliste qui s'imposa en France au cours du quart de siècle précédant la première guerre mondiale⁹⁶. La répudiation par Proudhon du capitalisme et du socialisme, son mépris pour tout gouvernement politique et son projet de groupements économiques libres et autonomes sont devenus les théories fondamentales de l'anarcho-syndicalisme. Une résolution, adoptée par la grande fédération des syndicats français, la Confédération générale du travail, incorporée dans sa célèbre charte d'Amiens, avait une tonalité typiquement proudhonienne dans son adhésion aux politiques syndicalistes. Elle exigeait l'établissement d'un nouvel ordre social, «*fondé non pas sur l'autorité mais sur l'échange, non pas sur la domination mais sur la réciprocité, non pas sur la souveraineté mais sur la liberté contractuelle*»⁹⁷.

Il est vrai que les idées vagues de Proudhon concernant la future société «*mutuelliste*» influencèrent les idées tout aussi vagues des syndicalistes concernant l'organisation future de la société. Concrètement et définitivement, cependant, le syndicalisme était un mouvement ouvrier révolutionnaire qui dépendait des syndicats, des grèves générales et de la violence de classe pour provoquer une révolution sociale. Proudhon n'était certainement pas un champion du mouvement ouvrier organisé. Concrètement et définitivement, il s'opposait aux syndicats, aux grèves et aux conflits de classe violents.

La légende de l'«anarchiste» Proudhon persiste. Il est vrai qu'il répudia l'État et tout gouvernement politique quel qu'il soit, ce qui lui valut la réputation spéculaire d'être le «père» de l'anarchie. En abordant les questions sociales et politiques de son époque, Proudhon n'appliqua du tout ses conceptions anarchistes. Elles ne semblaient pas faire partie de ses attaques vigoureuses contre les idées de ses adversaires, qu'ils soient de gauche ou de droite. Sa haine du socialisme, que Proudhon considérait comme le pire de tous les poisons sociaux, le poussait à prôner l'anarchie comme son contraire même. En réalité, l'anarchie n'offrait pas une solution aux problèmes sociaux mais un antidote au socialisme. Il est important de noter que la contribution historiquement importante de Proudhon à la pensée sociale n'est pas sa répudiation de l'État mais sa nouvelle version de la lutte des classes en Europe occidentale. En tant que champion de la cause de la classe moyenne, en opposition à la fois aux capitalistes et aux ouvriers, l'anarchisme de Proudhon s'évapore avec une furieuse brutalité. Son plaidoyer pour la dictature personnelle et son éloge du militarisme peuvent difficilement être égalés dans les écrits réactionnaires de son époque ou de la nôtre.

Il est tout aussi surprenant que les royalistes en France aient revendiqué Proudhon comme l'un des «*maîtres de la contre-révolution*». Ce qui les a particulièrement attirés vers Proudhon, c'est sa dénonciation vitriolique du jacobinisme et du socialisme. Une photo de cet homme «*plus profondément révolutionnaire que Marx lui-même*»⁹⁸ trônait dans le bureau du journal royaliste, *L'Action française*. Selon l'écrivain royaliste Louis Dimier (*Les maîtres de la Contre-Révolution*), on ne trouve chez Proudhon qu'une ébauche d'une philosophie de la contre-révolution, seulement achevée

⁹⁵ Hubert Lagardelle (1874-1958) : militant du POF guesdiste, puis du Parti socialiste (SFIO) et directeur de la revue *Le Mouvement socialiste* avant 1914, il adhéra au Faisceau (profasciste) de Georges Valois en 1926, et rendit visite à Mussolini à plusieurs reprises entre 1932 et 1937. Le Duce reconnut d'ailleurs sa dette intellectuelle à son égard. Il participa à différentes revues au sommaire desquelles on trouve plusieurs futurs collaborateurs de Vichy. Il travailla pour le gouvernement Pétain en 1942-1943 au ministère du Travail, puis dans la presse favorable au Maréchal. Sur le passage de certains socialistes français au fascisme, on pourra lire la brochure de João Bernardo, *Ils ne savaient pas encore qu'ils étaient fascistes*, Editions *Ni patrie ni frontières*, 2022 (NdT).

⁹⁶ Pirou, *Proudhonisme et syndicalisme révolutionnaire*, A. Rousseau, p. 5.

⁹⁷ Cf. l'introduction de Célestin Bouglé dans M. Augé-Laribé (dir.), *Proudhon et notre temps*, Chiron, p. 3. [**Note du traducteur** : Célestin Bouglé, comme presque tous les spécialistes de Proudhon cités par J. Salwyn Schapiro dans cet article, était un sociologue politiquement très modéré, partisan de la «justice sociale» (tiens, tiens...) et de la démocratie parlementaire. Son interprétation de la Charte d'Amiens est donc peu crédible, de plus la citation ne figure pas dans la Charte, sans doute dans un autre document.]

⁹⁸ Bouglé, *La sociologie de Proudhon*, introduction, p. VIII, Armand Colin.

dans certaines parties⁹⁹. Bien que Proudhon ait donné à lui-même et à ses contemporains l'impression d'être un révolutionnaire, en réalité, affirmait Dimier, l'essence de ses idées était conservatrice. Par conséquent, la «révolution» de Proudhon devait être plus correctement décrite comme une «réaction». Selon Dimier, la nature contre-révolutionnaire de Proudhon apparaissait dans ses observations les plus frappantes et les plus pénétrantes¹⁰⁰. L'antisémite bien connu, Edouard Drumont, salua Proudhon comme quelqu'un qui, à son époque, avait bien compris la nature des conspirations maçonniques et cosmopolites, c'est-à-dire, des complots juifs. En saisissant ce qui était politiquement utile à la France et «*par son horreur instinctive du cosmopolitisme, il fut le premier des nationalistes*»¹⁰¹. Le Nestor, le vieux sage, du royalisme français, Charles Maurras, louait Proudhon pour sa dénonciation impitoyable de la démocratie et des démocrates, du libéralisme et des libéraux. En tant que nationaliste, affirmait-il, Proudhon écrivait dans l'esprit de l'ancienne monarchie qui avait tant fait pour faire progresser l'intérêt de la France¹⁰².

Cependant, Proudhon n'était pas un réactionnaire, malgré les affirmations des royalistes. Rien dans ses écrits ou dans sa vie n'indique qu'il ait souhaité rétablir l'Ancien régime en France ou qu'il ait eu une quelconque sympathie pour les idées réactionnaires de Joseph de Maistre¹⁰³ et Louis de Bonald¹⁰⁴. Les royalistes, comme les syndicalistes, se sont trompés sur cet homme. Avant la première guerre mondiale, quiconque en France s'opposait aux idées démocratiques, au gouvernement parlementaire, aux syndicats et au socialisme était considéré comme un contre-révolutionnaire. C'était peut-être vrai pour d'autres, mais pas pour Proudhon.

C'est en effet une période dissonante de l'histoire de France qui produisit Proudhon. Les années 1830-1852 virent la renaissance d'un vieil espoir, celui de réaliser la promesse de la Révolution française, et l'apparition d'un nouvel espoir, celui de créer une république démocratique socialiste. Les conflits idéologiques avaient une grande importance en France en raison de la tendance des idées radicales, dans ce pays, à sauter des pages d'un livre à la mêlée autour d'une barricade. Produit de cette période révolutionnaire, Proudhon, parmi d'autres, en exprima le mécontentement. En ce sens, il fut une figure révolutionnaire mineure, beaucoup moins importante que ses collègues révolutionnaires, Louis Blanc, Blanqui et Lamartine¹⁰⁵. Cependant, le fait que le prophète Proudhon ait annoncé des mécontentements futurs est beaucoup plus significatif; cela lui confère une position plus importante dans l'histoire que celle de ses contemporains révolutionnaires.

La véritable signification de ses écrits ne peut être perçue qu'à la lumière du mouvement politique et social de notre époque connu sous le nom de fascisme. Ce serait une grande erreur de considérer le fascisme comme un mouvement contre-révolutionnaire, dirigé contre les communistes, comme l'a été celui des réactionnaires contre les libéraux pendant la première moitié du XIX^e siècle. Le fascisme représente quelque chose d'unique dans l'histoire moderne

⁹⁹ Dimier, *Les maîtres de la contre-révolution*, op. cit., p. 282.

¹⁰⁰ *Ibid.*, pp. 239, 241-251.

¹⁰¹ «Le centenaire de Proudhon», *La Grande Revue*, LIII, 1909, p. 140.

¹⁰² Charles Maurras, *Dictionnaire politique et critique*, Fayard, 1933, p. 199, IV, p. 220 et suivantes.

¹⁰³ Joseph de Maistre (1753-1821): magistrat, sénateur, diplomate et écrivain, catholique et franc-maçon, partisan de la monarchie absolue, il se montre très critique par rapport aux Lumières et à la Révolution française, surtout à partir de 1792, quand son pays, la Savoie, est envahi par les armées françaises. (*NdT*).

¹⁰⁴ Louis de Bonald (1754-1840) : maire de Millau et député de l'assemblée départementale, il émigre en 1791 et commence une carrière d'essayiste politique. Sous la Restauration, il devient un personnage officiel. Fervent catholique, il est hostile à la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen et défend la monarchie, la famille et l'aristocratie. De Bonald et de Maistre ont inspiré toute la pensée réactionnaire depuis la fin du XVIII^e siècle (*NdT*).

¹⁰⁵ Alphonse de Lamartine (1790-1869) : aristocrate, poète, romancier et historien ; maire, secrétaire d'ambassade, député monarchiste, il devient progressivement républicain, participe à la révolution de 1848 ; il fut ensuite conseiller général puis conseiller municipal jusqu'en 1852 (*NdT*).

en ce qu'il est un mouvement *révolutionnaire* de la classe moyenne, dirigé, d'une part, contre les grandes banques et les forteresses du grand capital et, d'autre part, contre les revendications socialistes de la classe ouvrière. Il rejette la démocratie en tant que système politique dans lequel les banquiers, les capitalistes et les socialistes trouvent un champ libre pour leurs activités et favorise une dictature qui éliminera ces éléments de la nation. Le fascisme proclame un ensemble de doctrines qui ne sont pas entièrement nouvelles : il n'y a pas de «révélation» dans l'histoire. Avec quelles idées du passé de l'Europe pourraient-elles être apparentées ? A quels grands penseurs pourraient-elles être associées ?

Je pense que le grand polémiste français, Proudhon, fut un précurseur des idées fascistes. Sinon, ses conceptions seraient aussi déconcertantes pour nous qu'elles l'étaient pour ses contemporains. Pour eux, ses écrits avaient une tendance révolutionnaire, mais qui pointait dans une direction inconnue, et une violence de langage qui recouvrait pourtant un conservatisme anxieux. Ils déconcertaient les réactionnaires, les libéraux et les socialistes. Proudhon était un révolutionnaire puisqu'il répudiait les institutions politiques et économiques établies et proclamait la nécessité d'un nouvel ordre social, inspiré par une nouvelle idéologie. Pourtant, son esprit était conservateur. Son intense dévouement à l'institution de la famille, sa défense sans faille des intérêts de la classe moyenne et son plaidoyer en faveur de l'héritage de la propriété révèlent sa vision essentiellement conservatrice. La configuration mentale de Proudhon, avec ses étranges contrastes, a produit une attitude envers les problèmes sociaux et politiques qui n'est compréhensible qu'à la lumière des mécontentements actuels. Ses attaques contre le système capitaliste étaient semblables, dans leur manière, dans leur direction et dans leur objectif, à celles que l'on connaît aujourd'hui dans les écrits fascistes. Il fut le premier à faire entendre la note fasciste d'un rejet *révolutionnaire* de la démocratie et du socialisme. Tel est le sens des connotations fascistes que l'on entend si fréquemment dans les écrits de Proudhon.

Proudhon était le porte-parole intellectuel de la classe moyenne française, si nombreuse et pourtant si timorée. Comme les fascistes de notre époque, et contrairement aux marxistes de toutes les époques, il se rendit compte qu'il existait un puissant intérêt de classe, distinct des capitalistes et des ouvriers, mais aussi hostile à ces deux classes. Avec l'essor de l'industrie moderne et la croissance du socialisme, les classes moyennes craignaient constamment de perdre leurs petites fermes, leurs petits magasins, leurs petites économies, soit parce que le prolétariat révolutionnaire les confisquerait, soit à cause de la concurrence des puissants capitalistes qui les réduiraient à la pauvreté ou à la disparition. La crainte de la confiscation socialiste a perduré en France tout au long du XIX^e siècle, et même plus tard, jusqu'à la seconde guerre mondiale. Marx avait raison lorsqu'il accusait Proudhon d'être le champion de la petite bourgeoisie, et de vouloir la survie de cette classe. Mais son ton méprisant montrait qu'il ne comprenait pas non plus le pouvoir et les capacités révolutionnaires de la classe moyenne. Cette erreur de Marx est devenue un article de foi pour ses disciples. Le mépris de la classe moyenne par les sociaux-démocrates et communistes marxistes, pendant l'entre-deux-guerres, devait avoir des conséquences fatales et aboutir au triomphe du fascisme, credo révolutionnaire de la classe moyenne.

En mettant l'accent sur les banques et les banquiers juifs lorsqu'il attaquait l'ordre établi, Proudhon dévoilait un signe presque infaillible de l'anticapitalisme fasciste. Pour les nazis, les banques incarnaient un capitalisme «prédateur», et non productif, et elles caractérisaient l'activité économique des Juifs. Cela faisait partie de leur leitmotiv lorsqu'ils s'adressaient à la classe moyenne appauvrie et voulaient l'entraîner dans leur croisade pour abolir «l'esclavage de l'intérêt». «*En désignant le capital prédateur, le national-socialisme marche sur les traces de Proudhon qui, dans son Idée générale de la révolution au 19^e siècle, exigeait la liquidation de la Banque de France et sa transformation en institution d'utilité publique**¹⁰⁶.» A l'époque de Proudhon, son projet

¹⁰⁶. Franz Neumann, *Behemoth, The Structure and Practice of National-Socialism*, 1942, p. 320 [*Behemoth, structure et pratique du national-socialisme*, Payot-Rivages, 1979].

de crédit gratuit était considéré par les révolutionnaires comme une minuscule souris malade qui émergeait de l'énorme montagne de ses attaques dévastatrices contre le système capitaliste. A la lumière du fascisme, ce thème fut une arme importante et significative avec laquelle on put attaquer le capitalisme dans l'intérêt de la classe moyenne.

L'hostilité de Proudhon à l'égard des travailleurs, qu'ils fussent organisés dans les syndicats ou les partis socialistes, avait un côté fasciste. La véhémence de sa dénonciation des mouvements ouvriers provenait de son hostilité amère contre le Travail qui défendait un *intérêt de classe distinct*.

Au milieu du XIX^e siècle, la plupart des travailleurs français étaient employés dans de petits ateliers ; par conséquent, leur conscience de classe gênait moins les capitalistes que la *classe moyenne*, dont les intérêts tenaient tant à cœur à Proudhon. Il se préoccupait en effet du bien-être des ouvriers, mais seulement lorsqu'ils étaient prêts à fusionner leurs intérêts avec ceux de la classe moyenne dans la guerre contre le capitalisme.

Proudhon proclama l'idée nouvelle qu'une dictature, pour réussir dans les conditions modernes, devait avoir une base populaire et un programme social révolutionnaire. Cette conception de la dictature est devenue typiquement fasciste. Proudhon fut la seule voix révolutionnaire qui salua la dictature de Louis Napoléon comme une continuation de la Révolution française dans le domaine économique. Il attira l'attention de nombreux esprits inquiets en France qui souhaitaient une France stable et unie sans avoir recours à la réaction légitimiste, à la domination de la classe bourgeoise ou à la Terreur socialiste. Le nouveau conflit de classes, entre bourgeois et ouvriers, qui culmina avec les Journées de juin 1848, provoqua en France une crise sociale semblable à celle de l'Italie et de l'Allemagne après la première guerre mondiale. L'apparition d'un «sauveur de la société» en la personne de Louis Napoléon peut être comparée à l'émergence de Mussolini et d'Hitler, qui prétendirent également avoir sauvé la société de l'assaut révolutionnaire des communistes. L'importance de Proudhon, dans la crise de 1848, résida dans son rôle autoproclamé de cicérone intellectuel pour Louis Napoléon, rôle difficile à jouer un siècle avant qu'il puisse être apprécié. C'est pourquoi pourquoi il fut rejeté, à la fois par ceux qu'il cherchait à guider et ceux qui le considéraient comme un camarade révolutionnaire.

On ne trouve aucune allusion à l'État corporatif totalitaire dans les écrits de Proudhon. La situation économique de la France, à son époque, était telle qu'un État totalitaire de type fasciste était inconcevable, même pour l'audace et l'imagination sociale de Proudhon. Il n'existait pas de classe ouvrière numériquement importante, pas d'industries concentrées qui auraient pu être organisées en des «corporations» contrôlées par l'État. Seule était concevable une dictature fondée sur une masse de petits propriétaires qui désiraient un État fort pour les protéger contre leurs ennemis de classe et pour que leurs intérêts soient ceux de la nation. Porte-parole de cette classe, Proudhon soutint donc le *coup d'Etat* de Louis Napoléon. Il proclama que ce dernier avait été, en quelque sorte, élu par l'Histoire et le supplia de remplir sa mission de révolutionnaire social. C'est pourquoi Proudhon soutint le gouvernement dictatorial contre *«toute la gente candidate»*.

Les écrivains fascistes, tant en Allemagne qu'en France, n'ont pas tardé à reconnaître Proudhon comme le précurseur intellectuel du fascisme. L'un de ces écrivains, Willibald Schulze, l'a salué comme le *Wegweiser* du Troisième Reich [celui qui lui indiqua le chemin, *NdT*] parce qu'il rejetait la démocratie, le capitalisme et le socialisme. De tous les philosophes sociaux d'autrefois, affirma-t-il, Proudhon était le plus proche du national-socialisme car il défendait le principe de l'entreprise privée et s'opposait, en même temps, au profit et à l'intérêt¹⁰⁷. Selon un autre écrivain nazi, Karl Heinz Bremer, Proudhon avait compris la nécessité de populariser une idée sociale anti-libérale pour donner une signification sociale au Second Empire. Louis Napoléon avait besoin d'une idéologie qui exprimerait le soutien des ouvriers au Second Empire, et cela, seul Proudhon pouvait le lui fournir. Mais l'empereur rejeta son offre parce qu'il souhaitait le succès rapide de son régime. Selon Bremer, Napoléon III préféra

¹⁰⁷. Willibald Schulze, «War Proudhon anarchist», *Deutschlands Erneuerung*, XXIII, 1939.

se mettre au service des intérêts bancaires et des Juifs, et donc Louis Napoléon échoua à résoudre le problème social dans le cadre des idées nationales et *völkisch*¹⁰⁸.

Un article important, opposant Marx et Proudhon, parut dans un journal fasciste parisien, consacré à la collaboration française avec l'Allemagne nazie. «*Marx, le disciple révolutionnaire de Hegel, déclarait-il, plaçait une contradiction violente à la base de la société, contradiction qui ne pouvait être dissoute que par le nivellement et la violence. Proudhon, infiniment plus à l'aise avec l'esprit de la France, était parfaitement conscient des valeurs individuelles. Il a donc trouvé un moyen de résoudre les contradictions économiques de la société. Selon Marx, l'individu était pourri par la société ; mais, selon Proudhon, c'était la richesse qui le pourrissait. Proudhon accueillit dans son "peuple" fraternel la classe moyenne, cerveau du corps social, une classe que Marx aurait collée au mur pour l'abattre*»¹⁰⁹.

Chez le puissant polémiste du XIX^e siècle, on peut désormais discerner un signe avant-coureur du grand mal qu'est le fascisme. Enigme irritante pour sa propre génération, ses enseignements ont été considérés à tort comme relevant de l'anarchie par ses disciples. La place de Proudhon dans l'histoire intellectuelle est destinée à revêtir une importance nouvelle et plus grande. Elle surviendra lorsqu'on réévaluera le XIX^e siècle, comme étant un siècle qui a prélué à la révolution mondiale que l'on appelle aujourd'hui la seconde guerre mondiale.

J. Salwyn Schapiro, 1945

(Cet article a été publié dans *The American Historical Review*, volume 50, n° 4, juillet 1945, puis développé dans un chapitre de son livre *Liberalism and the challenge of fascism* publié en 1949 chez McGraw-Hill.)

Où peut-on trouver les œuvres de Proudhon ?

Le plus simple est de se rendre sur le site <http://www.proudhon.net/> où l'on trouve à la fois les écrits de Proudhon disponibles sur la Toile, de nombreux articles sur la pensée et la vie de Proudhon, la *Revue d'études proudhoniennes*, le *Dictionnaire Proudhon* composé d'articles thématiques qui fournissent une bonne introduction aux principales idées de l'auteur, des colloques et les références des livres écrits sur ce «père de l'anarchisme».

¹⁰⁸. Karl Heinz Bremer, «Der sozialistische Kaiser», *Die Tat*, XXX, 1938, p. 160 et suivantes.

[*Note du traducteur* : Les mouvements *völkisch* en Allemagne, qui apparurent à la fin du XIX^e siècle, étaient à la fois nationalistes, xénophobes, racistes et souvent antisémites. Deux définitions parmi d'autres : «*forme du néo-paganisme allemand de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, raciste, anti-Lumières, hostile au rationalisme, antisémite*» ; et «*nostalgie folklorique et raciste d'une préhistoire allemande mythifiée*». Cf. ces deux explications plus détaillées : <http://www.hapoel.fr/documents-importants/george-mosse-brochure-antifascisme/> et ici : <http://tempspresents.com/2009/08/24/stephane-francoisqu%E2%80%99est-ce-que-la-revolution-conservatrice/>]

¹⁰⁹. *Les nouveaux temps*, 2/3 mai 1943.

Nicola Chiaromonte

Pierre-Joseph Proudhon, un penseur inconfortable ?

L'écrivain antifasciste Nicola Chiaromonte, qui n'était pas anarchiste, répond ici à l'article de J. Salwyn Schapiro, «*P.-J. Proudhon, Harbinger of Fascism*» («Proudhon précurseur du fascisme») paru dans *The American Historical Review*, en juillet 1945. Le texte de Chiaromonte a été publié dans la revue *Politics*, en janvier 1946, revue antistalinienne animée par Dwight McDonald, et reproduit sur le site libcom.org en 2014. (*Ni patrie ni frontières.*)

Le ministre de l'intérieur de Napoléon, Joseph Fouché, avait l'habitude de dire : «*Donnez-moi un bout de papier avec la signature d'un homme, et je le ferai exécuter**.» Il s'agit peut-être d'un principe de base pour la police, mais dans les débats intellectuels, il est particulièrement néfaste.

En utilisant des citations soigneusement extraites de leur contexte, M. Schapiro tente de prouver que Proudhon était :

1) «un précurseur des idées fascistes [...] (qui) sonna la note fasciste d'une répudiation révolutionnaire de la démocratie et du socialisme[...], le porte-parole intellectuel de la classe moyenne française» ;

2) un partisan de la dictature en général, et de Louis Napoléon en particulier ;

3) un antisémite ;

4) un ennemi des Noirs américains ;

5) un partisan de la guerre ;

6) un ennemi de l'homme du peuple ;

7) un antiféministe.

M. Schapiro expose sa première accusation en ces termes : Proudhon était un petit-bourgeois et un précurseur du fascisme parce qu'il ne croyait pas à la notion marxiste de «lutte des classes», ni à celle d'une révolution violente couronnée par la victoire du prolétariat; en effet, il voyait qu'à l'époque moderne une révolution violente ne pouvait signifier que la dictature et le triomphe d'une sorte de classe moyenne. Mais Marx et les socialistes, ajoute M. Schapiro, avaient également tort, dans la mesure où ils ne comprenaient pas pleinement la nature et le rôle historique de la classe moyenne, tandis que les idées «dissonantes» de Proudhon furent confirmées par les événements contemporains.

Dans tout cela, une chose saute aux yeux : même si M. Schapiro ne croie pas lui-même à la validité des concepts marxistes, il les utilise pour définir Proudhon et montrer que, même s'il a eu raison sur certains points à long terme, il était quand même dans l'erreur. Cela donne à son argumentation une tournure particulière. En effet, un marxiste peut se permettre d'affirmer que Proudhon était un petit bourgeois, un traître et un fasciste, puisqu'il ne croyait pas à la lutte des classes, à la dictature du prolétariat, etc. Mais si quelqu'un pense que les conceptions marxistes sont erronées (et sur un point aussi fondamental que le rôle historique des différentes classes), alors nous sommes en droit de lui demander de juger Proudhon en partant d'autres critères, clairement définis, et sur la base de ce que Proudhon a réellement voulu dire.

Selon moi, les arguments de Proudhon (qu'ils soient bons ou mauvais, c'est une autre question) sont exposés avec une parfaite clarté dans son œuvre – à condition que le lecteur fasse l'effort nécessaire pour les comprendre. Si je devais les reformuler en quelques mots, je dirais que, fondamentalement, Proudhon voulait découvrir dans le fonctionnement réel de la société humaine une vérité qui ne soit pas une vérité de «classe», afin que le triomphe de la justice sociale découle d'un triomphe de la Raison, et non de la violence, d'une création de la société elle-même, et en aucun cas d'une solution imposée d'en haut, quel que soit le nom que ce «en haut» puisse porter – Dieu, la coercition de l'État ou la dictature d'une classe. Cette vérité, il l'appelait la Justice : il

entendait ainsi exprimer à la fois l'«idée» et la réalité concrète de la Justice présente, de manière positive ou négative, dans toute situation sociale. Cette idée inspira toute son œuvre, et Proudhon l'exposa de façon non systématique mais très impressionnante dans les deux mille pages de son livre *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*. Ces deux mille pages sont complètement négligées par M. Schapiro qui, par contre, fait un usage abondant d'extraits de la correspondance de Proudhon en les traitant comme s'il s'agissait de formules théoriques et non d'opinions personnelles et privées.

De plus, l'essai de M. Schapiro nous apprend que Proudhon était un anarchiste, mais ne nous dit rien du tout sur la substance et la signification essentielle de la lutte acharnée de Proudhon contre ce qu'il appelait «*le principe gouvernemental*». Il devient alors beaucoup trop facile pour M. Schapiro de vilipender Proudhon et de le présenter comme un partisan de la dictature sur la base de son attitude envers Louis Napoléon. Qu'une telle accusation puisse être proférée est tellement grotesque et serait même incroyable si aujourd'hui nous ne connaissions pas autant d'exemples de la façon dont les préjugés intellectuels (et la volonté obstinée de rester au niveau de quelques formulations au lieu d'étudier le sens profond d'un texte) peuvent fausser le jugement de personnes respectables.

Pour comprendre l'attitude de Proudhon à l'égard de Louis Napoléon, il suffit de lire ce qu'il écrivit sur le sujet en gardant à l'esprit les événements de l'année tragique, 1848. Dès 1840, Proudhon avait vu venir la défaite, la dictature, et aussi la guerre, qui allaient survenir à cause de l'immense bêtise de démagogues qui, ivres de visions de 1793 et de barricades, étaient prêts à envoyer les ouvriers se faire massacrer pour des phrases creuses et de minables changements ministériels. Ce qu'ils firent en juin 1848. Et cela explique, entre autres, la rage, le désespoir, le mépris total de Proudhon pour les politiciens socialistes et démocrates.

Ajoutons que le célèbre pamphlet *La Révolution démontrée par le coup d'Etat* était un texte tellement bonapartiste qu'il fut interdit à son auteur de publier quoi que ce soit sur des sujets politiques par la suite ; de plus, Proudhon passa trois années en prison et sept en exil à cause de sa lutte acharnée contre le bonapartisme. Par conséquent, son attitude envers Louis Napoléon fut fondamentalement claire, intelligente et très honnête. Il voyait avec une parfaite lucidité (comme le reconnaît M. Schapiro lui-même) que la convergence entre, d'un côté, une machine gouvernementale dont seuls les autoritaires comprenaient la nature, et de l'autre, une masse de gens politiquement déçus et égarés, entraînerait inévitablement la dictature, l'Empire, et finalement la guerre. Pour Proudhon, il ne s'agissait nullement de la lutte entre la classe moyenne et le prolétariat. En fait, il souligna à maintes reprises que l'inertie (ou le «soutien passif») des ouvriers dégoûtés avait été un facteur essentiel du succès du coup d'Etat, tandis que la classe moyenne «libérale» n'appréciait pas du tout l'idée de perdre son capital politique qu'elle avait elle-même, par l'intermédiaire de ses fils, maris et pères, contribué à détruire chez les ouvriers parisiens. D'ailleurs, quand Proudhon disait que Louis Napoléon pouvait être «*la Révolution ou rien*», il n'exprimait pas sa foi en un homme auquel il s'était opposé de toutes ses forces et pour lequel il n'avait aucun respect, mais proclamait plutôt sa conviction que, Napoléon ou pas, la Révolution ne pouvait être arrêtée, et que ce César ridicule n'avait d'autre choix que d'aller de son plein gré dans la direction de la Révolution ou d'être piétiné par la nécessité historique.

Avec les meilleurs hommes de son temps, Proudhon (les yeux grands ouverts, sans sentimentalité ni illusion sur les vicissitudes réelles de l'Histoire) a perçu l'immense bouleversement social des temps modernes sous la forme d'un «progrès irrésistible». Ce bouleversement était pour lui un fait tellement fondamental et évident, et il coïncidait à tel point avec la nécessité de la Vérité elle-même, qu'il aurait été grotesque pour lui de penser qu'un monsieur Charles Louis Napoléon Bonaparte puisse être autre chose que l'outil de ce progrès. La colère politique, l'audace intellectuelle et l'amour des visions grandioses conduisirent souvent Proudhon à faire des déclarations qui pouvaient sembler bizarres, voire absurdes. Mais, après tout, si Proudhon est connu pour quelque chose, c'est pour sa haine sans bornes de toute forme de coercition. Admettre qu'il voulait *soutenir* la dictature de Louis Napoléon, c'est supposer qu'il nourrissait quelque obscure ambition personnelle. À ce moment précis, quiconque connaît un tant soit peu sa vie et son œuvre ne peut qu'entendre l'écho des mots tonitruants qu'il lança un jour au visage de monsieur Thiers, au Parlement : «*Monsieur Thiers, je suis prêt à raconter ici, du haut de cette tribune, toute l'histoire de ma vie. Je vous mets au défi d'en faire autant**».

Jusqu'ici, rien de très grave. L'attaque de M. Schapiro contre Proudhon semble être le résultat d'un malentendu et d'un manque de sympathie, plutôt que d'une hostilité délibérée. Mais lorsqu'il en vient à accuser Proudhon d'être un avocat de la guerre, un antisémite et un ennemi des Noirs, il fait preuve d'une sornioiserie inexcusable, et aurait dû se montrer plus prudent.

Dans *La Guerre et la Paix*, Proudhon s'efforce avec passion de démêler «*les liens mystérieux qui unissent la force et le droit*». Pour ce faire, l'auteur part du principe que la guerre *fait partie* de la nature humaine, que par le biais de la guerre l'humanité a réellement cherché à apaiser, d'une manière obscure et effrayante, le besoin de justice qui l'habite. Tous ceux qui ont lu ce livre savent que sa première partie prend délibérément la forme d'une apologie de la guerre. En fait, une telle approche est typique de Proudhon et constitue l'une des caractéristiques les plus originales de sa méthode, qui est, en un sens, véritablement socratique. Mais tous les lecteurs de ce livre savent que l'ouvrage se termine par la démonstration suivante : si l'on ne peut comprendre et justifier la guerre que comme une quête violente de justice dans la société, on n'obtiendra jamais la justice par la guerre, mais seulement en établissant des relations véritablement justes entre les hommes et entre les nations. Et il ne peut y avoir ni justice ni paix sans l'instauration d'une libre fédération des peuples.

M. Schapiro ignore tout cela. Pour compléter le tableau, il faut souligner que, quelques pages seulement avant d'accuser Proudhon d'être un belliciste, il l'accuse d'être un traître au prolétariat et un ennemi du socialisme parce que Proudhon ne croit pas à la révolution violente. De toute évidence, M. Schapiro préfère supposer que Proudhon était un homme sans aucune cohérence intellectuelle ou morale, plutôt que de s'interroger un peu sur ce que lui-même a écrit.

Dans le même ouvrage, à la veille de la guerre de Sécession, Proudhon affirme sans ambages que cette «guerre de libération» ne libérera pas les Noirs, qu'ils passeront, dans la meilleure des hypothèses, d'un esclavage à un autre, et que, tout bien considéré, il vaudrait mieux pour eux rester sous la domination de leurs maîtres du Sud et s'efforcer de se libérer par le perfectionnement et l'éducation personnelle¹¹⁰ que d'être libérés par les *armées* du Nord. On peut désapprouver totalement une telle opinion. Mais si l'on connaît un tant soit peu Proudhon, on sait aussi sur quelle hypothèse repose cette affirmation. Ce postulat est fondamental pour Proudhon : il est absurde de dire ou de laisser entendre que l'homme peut être «libéré» par une machinerie extérieure, gouvernementale ou autre. L'homme, selon lui, ne peut être aidé à se libérer que par ses semblables, au cours d'une vie commune et d'efforts communs. Il se peut que Proudhon, à propos de la guerre civile américaine, se soit rendu coupable d'une généralisation hâtive (même si je connais quelques personnes aujourd'hui qui seraient prêtes à reconnaître qu'il avait raison). Mais M. Schapiro est, à ma connaissance, la seule personne qui ait jamais pensé à accuser le grand héritier des *philosophes* du XVIII^e siècle d'être «hostile aux Noirs».

Quant à l'antisémitisme, l'accusation de M. Schapiro contre Proudhon à ce sujet est fondée sur le fait que Proudhon utilise plusieurs fois le mot «juif» en rapport avec les banquiers, la Bourse, le capitalisme financier et les institutions du même genre. Outre le fait que le rapprochement n'est pas, après tout, tout à fait arbitraire et sans fondement, on pourrait aussi bien qualifier Voltaire d'antisémite parce que, comme il détestait la Bible avec une certaine intensité, le mot «juif» était pour lui, à toutes fins pratiques, synonyme de superstition.

D'autre part, il serait vain de nier que Proudhon était antiféministe. Alexandre Herzen, qui avait un immense respect et un grand amour pour Proudhon, était très irrité par l'étroitesse de ses vues sur les droits des femmes et sur la famille en tant qu'institution. Certes, lorsqu'il parle des femmes et de la discipline familiale sous la direction du père, Proudhon montre le pire côté de sa nature paysanne. De plus, en revenant à la notion romaine d'une famille fondée sur un patriarcat inflexible, il contredit également la substance même de sa philosophie sociale qui critique, d'un bout à l'autre, et de façon implacable, les fondements philosophiques et sociaux du droit romain et napoléonien.

Il y a un point, cependant, sur lequel je suis prêt à céder à M. Schapiro non seulement de bon gré, mais aussi avec beaucoup d'enthousiasme. C'est lorsque M. Schapiro affirme que Proudhon était «un ennemi de l'homme du peuple». Oui, Dieu merci, il l'était. Proudhon haïssait l'homme «ordinaire», il haïssait l'homme «moyen», il haïssait l'homme «de classe», il haïssait profondément et impitoyablement toute sorte de fiction par laquelle la réalité humaine droite, pure et nue pouvait

¹¹⁰ Ce n'est pas ce qu'écrivit Proudhon, cf. p. 34 (*NdT*).

être tordue, cachée, déformée – donc opprimée et réprimée. De plus, Proudhon n'était pas du tout un homme qui aimait toute l'humanité. Il était quelque chose de mieux. Il était un homme lui-même, un homme pensant et un homme libre.

Dans l'ensemble, puisque M. Schapiro a choisi de dépeindre Proudhon par le biais de citations arbitraires, il aurait tout aussi bien pu l'accuser d'être également :

(1) un ennemi des nations libres: en effet, pour lui, les patriotes polonais et italiens étaient des sentimentaux écervelés qui supposaient que la libération de la domination étrangère et une certaine forme de gouvernement constitutionnel entraîneraient automatiquement l'avènement d'une vraie liberté et d'une idylle entre les nations, alors que lui, Proudhon, pensait que l'opération arithmétique serait plutôt : nationalisme + État renforcé = despotisme, guerre et rupture de tout espoir d'unité européenne ;

(2) un nationaliste, car, fort de la conviction que je viens d'exposer, il critiquait avec véhémence Napoléon III et sa «guerre de libération» italienne comme étant en totale contradiction avec «l'intérêt national» français qu'elle était censée servir, puisque la nation française ne pouvait avoir aucun intérêt à la formation d'un nouvel État militaire à sa frontière ;

(3) un partisan de «la loi et de l'ordre», parce qu'il soutint à plusieurs reprises que le «gouvernement politique» signifiait en fait l'anarchie sociale, tandis que la libre association et le «principe fédéral» étaient la seule base possible d'une véritable loi et d'un véritable ordre dans la société ;

(4) un philistin, parce qu'il attaqua certains des plus grands écrivains et artistes de son temps, Victor Hugo, George Sand et Delacroix entre autres, comme étant des individus «immoraux et faux» ;

(5) un futuriste, parce que, écrivant sur l'art, il défendit non seulement Courbet comme un grand peintre, mais attaqua également le «culte absolutiste de la Forme»; il prédit que «les artistes authentiques seront persécutés comme ennemis de la Forme et de la moralité publique»; et il esqua une notion d'«idéalisme critique» selon laquelle la vérité sur le monde humain et le rejet des conventions morales, sociales et artistiques étaient unis d'une manière qui n'était pas éloignée de la pensée de Tolstoï et de Van Gogh.

En fait, tout cela, ainsi que l'attaque de M. Schapiro, ne fait que souligner la grande originalité de Proudhon en tant que penseur : son refus tenace de considérer les choses comme allant de soi ; son empressement à découvrir de nouveaux aspects de la réalité ainsi que de nouvelles façons de démontrer la vérité à laquelle il croyait ; et, lorsqu'il argumente, sa capacité constante à défendre sa propre cause en partant des raisonnements mêmes de son adversaire – l'un des aspects de son socratisme – et l'amena à faire des déclarations dont on pourrait facilement montrer qu'elles sont très proches de certaines notions fondamentales de la philosophie moderne.

Il y a, cependant, une question plus générale qui sous-tend tout ceci. Elle ne concerne pas spécifiquement M. Schapiro ou Proudhon, mais plutôt deux types d'attitudes entièrement différentes qui sont en cause ici. M. Schapiro est incapable de rendre compte de manière satisfaisante de l'approche complexe choisie par Proudhon. Pourquoi ?

Pour vraiment comprendre l'attitude de M. Schapiro, il faut envisager que ce qu'il souhaite en réalité, c'est avoir affaire à une théorie unique et monolithique, donnant toutes les réponses, et fournissant des instructions sur la manière de la prouver et de la réfuter.

Une telle théorie devrait être construite sur une infrastructure de demi-vérités affirmées de manière dogmatique. M. Schapiro, on s'en doute, aurait aimé pouvoir réduire les idées de Proudhon à une déclaration du genre : «*Le monde va mal parce que le crédit financier est payant. La Banque du crédit gratuit rendrait ce monde parfait.*» Il aurait alors eu le choix de déclarer soit «*Après tout, ce n'est pas absurde, puisque le crédit gratuit serait certainement une bonne chose*» – soit (comme Marx) de s'indigner et de traiter Proudhon comme un nigaud qui veut résoudre la question sociale grâce à la baguette magique du crédit gratuit. L'important, dans les deux cas, serait qu'on n'aurait pas affaire à des propos «*contradictaires et dissonants*», mais seulement à une alternative simplette.

Heureusement, Proudhon est loin d'être le genre de penseur confortable auquel M. Schapiro (et quelques autres) aiment avoir affaire. Parce qu'il croit en la vérité, il se sent libre de contester tout ce qui s'en éloigne. Pour Proudhon, les solutions pratiques ne peuvent être que partielles, et le problème social doit rester ouvert. En fait, la pensée de Proudhon repose sur la conviction inébranlable que la société humaine constitue un problème toujours présent et toujours renaissant,

qui peut avoir ou non une solution définitive, mais qui, en tout cas, exige surtout de garder l'esprit ouvert, quelles que soient les vicissitudes de l'histoire. Telle est, pour Proudhon, la mission de l'honnête homme et de l'intellectuel, qui ne peut être remplie que grâce à la liberté intellectuelle et au travail commun effectif.

En fin de compte, défendre Proudhon contre un certain type de malentendu me semble superflu. Le simple fait que, après avoir été enterré il y a si longtemps sous la terrifiante épitaphe de «*petit bourgeois*», on l'accable encore de toutes sortes d'épithètes semble un témoignage suffisant de la vitalité et de la véracité de ce que nous a légué Pierre-Joseph Proudhon, cet *homme du peuple*.

Nicola Chiaromonte, 1946

Ce qu'un anarchiste peut conserver et rejeter chez Proudhon aujourd'hui

[Cette contribution signée «Battlescarred» et dont j'ai choisi le titre, a été publiée sur le site libcom en juin 2017 dans le cadre d'un débat sur le texte de Nicola Chiaromonte précédemment traduit. L'intérêt de ce texte très court est qu'il condense les arguments d'un militant anarchiste actuel face aux critiques marxistes. Malheureusement, les citations de Proudhon sont, pour la plupart, dépourvues de références bibliographiques. J'ai donc dû les retraduire (ce qui est dommage, puisque le style et le vocabulaire de Proudhon sont très particuliers) et les faire suivre d'un astérisque (*). *Ni patrie ni frontières.*]

En ce qui me concerne, les trois éléments les plus importants de la pensée de Proudhon sont son idée novatrice selon laquelle la classe ouvrière doit s'organiser de manière autonome, son fédéralisme et son anti-étatisme.

«Marx était à la gauche de Proudhon, et Bakounine à la gauche de Marx.» (Daniel et Gabriel Cohn-Bendit)

«L'utilisation par Proudhon du mot "anarchiste" pour désigner ses conceptions doit être prise avec réserve.» (Murray Bookchin)

«Le respect pour sa mémoire nous empêche de faire la moindre référence, même passagère, à son "Salut à la guerre", à ses diatribes contre les femmes ou à ses explosions de racisme.» (Daniel Guérin)

Proudhon est un «*penseur complexe et contradictoire*». Il a influencé Marx dans une large mesure, et ce dernier, de façon grossière, devait plus tard répudier totalement toute dette à son égard.

L'influence de Proudhon sur les militants du mouvement ouvrier français au cours de la décennie précédant la Commune de Paris a été considérable. Ce n'était certainement pas un révolutionnaire, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, ni un communiste¹¹¹. Il s'opposait à l'idée d'une révolution violente, et considérait même que les patrons seraient un jour prêts à être expropriés «*à leur demande et sans indemnité*». Certaines de ses idées ont été utilisées par des militants du mouvement ouvrier pour développer leur propre théorie. Elles peuvent être résumées brièvement comme suit :

- la croyance en une révolution sociale pacifique et le remplacement de l'État par des groupements économiques pratiquant la coopération,
- la nécessité de créer un crédit gratuit qui permettrait aux petits propriétaires d'apurer leurs dettes et aux travailleurs de se libérer du servage que leur imposait le système salarial,
- la conviction que cette évolution conduirait à une société fondée sur la liberté, la justice et l'égalité.

Vers la fin de sa carrière politique, Proudhon compléta et renforça ces idées avec le concept de fédéralisme. Ces idées étaient sous-tendues par une vision morale et éthique qui prenait pour modèle la cellule familiale patriarcale, ainsi que l'idéalisation de la femme, idéalisation limitée à la

¹¹¹ «*La communauté est inégalité, mais dans le sens inverse de la propriété. La propriété est l'exploitation du faible par le fort, la communauté est l'exploitation du fort par le faible*», P.-J. Proudhon, *Premier mémoire sur la propriété*, 1840 [NdT].

vie familiale et au foyer conjugal ; et une forte croyance dans l'éducation, tant professionnelle qu'intellectuelle, comme condition préalable à la liberté.

Dans leurs attaques incessantes contre l'anarchisme, les marxistes commencent souvent par s'en prendre à Proudhon, considéré comme le fondateur de l'anarchisme. Avec sa vision patriarcale et raciste, Proudhon est une cible facile. On oublie commodément qu'il fut tout autant un ancêtre du socialisme sous toutes ses formes, y compris l'anarchisme, et qu'il exerça une forte influence sur Marx. Engels, dans une lettre de 1843, considère (à tort) Proudhon comme le plus important écrivain favorable au communisme, et salue son ouvrage *Qu'est-ce que la propriété ?* en ces termes :

« Il s'agit de l'ouvrage le plus philosophique, de la part des communistes, en langue française ; et, si je souhaite voir un livre français traduit en langue anglaise, c'est celui-là. Le droit de la propriété privée, les conséquences de cette institution, la concurrence, l'immoralité, la misère, sont ici analysés avec une intelligence puissante, et une recherche scientifique véritable, que je n'ai jamais trouvée réunie depuis dans un seul volume. Outre cela, il expose des remarques très importantes sur le gouvernement : après avoir prouvé que toute sorte de gouvernement est également condamnable, qu'il s'agisse de démocratie, d'aristocratie, ou de monarchie ; après avoir prouvé que tous gouvernent par la force, et que, dans le meilleur des cas, la force de la majorité opprime la faiblesse de la minorité, il en arrive, enfin, à la conclusion : "Nous voulons l'anarchie !" Ce que nous voulons, c'est l'anarchie¹¹² ; la domination de personne, la responsabilité de chacun envers personne d'autre que lui-même¹¹³. »

Le corpus d'idées représenté par Proudhon reflète la conscience d'une classe en formation et à la recherche de sa propre identité. Le proudhonisme a été, d'une part, l'une des premières manifestations d'un authentique socialisme ouvrier (par opposition au républicanisme, ou aux idées de Fourier et d'autres, développées en dehors du mouvement ouvrier) ; et, d'autre part, l'expression de la nostalgie des petits producteurs qui devenaient ouvriers (« obtention » progressive et pacifique des moyens de production par le biais de coopératives ouvrières ; respect de la propriété privée ; idées réactionnaires sur les femmes).

Dans *De La justice dans la révolution et dans l'église* (1858), Proudhon fulmine : *« Ce qui distingue la femme est donc que chez elle la faiblesse, ou, pour mieux dire, l'inertie de l'intellect, en ce qui concerne l'aperception des rapports, est constante. Capable, jusqu'à certain point, d'appréhender une vérité trouvée, elle n'est douée d'aucune initiative ; elle ne s'avise pas des choses ; son intelligence ne se fait point signe à elle-même, et sans l'homme, qui lui sert de révélateur et de verbe, elle ne sortirait pas de l'état bestial. Le génie est donc la virilité de l'esprit, sa puissance d'abstraction, de généralisation, d'invention et de conception dont l'enfant, l'eunuque et la femme sont également démunis. »* Elle ne pouvait être que *« courtisane ou ménagère (ménagère, dis-je, et non pas servante) je n'y vois pas de milieu »* (*Contradictions économiques*, 1846). Pour lui, la femme était créée par la nature comme un simple organisme de reproduction, et

¹¹² Il n'est pas très clair ici, si Engels, dans le passage souligné par mes soins, reprend à son compte le slogan de Proudhon ou s'il continue simplement à expliquer *Qu'est-ce que la propriété ?*, mais l'éloge est suffisamment rare et peu connu pour être mentionné, même s'il n'était sans doute pas dénué d'arrière-pensées. Cf. l'article de Jean-Louis Lacascade sur un événement postérieur concernant Proudhon et Marx : «Bévue de Proudhon et/ou traquenard de Marx. Lecture symptomale de leur unique correspondance»

<https://www.cairn.info/revue-geneses-2002-1-page-138.htm> .

¹¹³ En réalité, ce n'est pas dans une lettre, mais dans un long rapport (« Progress of social reform on the continent ») paru dans l'hebdomadaire, fondée par Robert Owen, *The New Moral World and Gazette of the Rational Society* n° 19 du 4 novembre 1843 (*Marx-Engels Collected Works-1843-1844*, tome 3, p. 399). Et Marx répéta, dans *La Sainte Famille* (1845), ce jugement assez favorable même s'il souligna aussi ses divergences : *«Et voici Proudhon qui soumet la propriété privée, base de l'économie politique, à un examen critique, au premier examen catégorique, aussi impitoyable que scientifique: C'est là le grand progrès scientifique qu'il a réalisé, un progrès qui révolutionne l'économie politique et rend pour la première fois possible une véritable science de l'économie politique. L'ouvrage de Proudhon: Qu'est-ce que la propriété ? est aussi important pour l'économie politique moderne que l'ouvrage de Sieyès : Qu'est-ce que le tiers état ? pour la politique moderne. »*

était physiquement inférieure à l'homme. Proudhon étayait ces opinions en faisant appel à diverses théories pseudo-scientifiques. En dehors de son rôle reproductif, la femme n'avait aucune raison d'exister et coûtait plus à l'homme qu'il ne lui rapportait. Il poursuivait en disant que le meurtre des épouses était justifié pour des actes comme «*l'adultère, l'impudence, la trahison, l'ivrognerie ou la débauche, le gaspillage ou le vol, et l'insubordination persistante*¹¹⁴». Proudhon assortissait ces considérations violentes de tirades contre la lubricité et la pédérastie¹¹⁵.

Les conceptions de Proudhon sur les femmes furent fortement contestées par Juliette Lambert (Adam) qui répliquera avec son livre *Idées anti-proudhoniennes sur la femme, l'amour et le mariage* (1858) ; dans cet ouvrage, elle fustigea les «*hommes qui, de même que M. Proudhon, veulent nous ramener au patriarcat en emprisonnant la femme dans la famille*». Il en fut de même pour Jenny d'Héricourt, pour qui Proudhon voyait la femme comme «*une malade perpétuelle, qu'on doit enfermer dans un gynécée, en compagnie d'une Jeanneton quelconque, ne trouvant pas au-dessous d'elle la société des poules et des dindons*» (*La Femme Affranchie*, 1860). Quant à Joseph Déjacque, qui avait des conceptions beaucoup plus révolutionnaires et avancées que Proudhon, il nota: «*Est-il vraiment possible, grand publiciste, que sous votre peau de lion se trouve autant d'ânerie ? [...]* Tenez, père Proudhon, voulez-vous que je le dise : quand vous parlez de femmes, vous me faites l'effet d'un collégien qui cause bien haut et bien fort, à tort et à travers et avec impertinence, pour se donner des airs de les connaître, et qui, comme ses adolescents auditeurs, n'en sait pas le plus petit mot [...]. Écoutez, maître Proudhon, ne parlez pas de la femme, ou, avant d'en parler, étudiez-la ; allez à l'école. Ne vous dites pas anarchiste, ou soyez anarchiste jusqu'au bout. Parlez-nous, si vous voulez, de l'inconnu et du connu, de Dieu qui est le mal, de la propriété qui est le vol. Mais quand vous nous parlerez de l'homme, n'en faites pas une divinité autocratique, car je vous répondrai : l'homme c'est le mal ! Ne lui attribuez pas un capital d'intelligence qui ne lui appartient que par droit de conquête, par commerce d'amour, richesse usuraire qui lui vient tout entière de la femme, qui est le produit de son âme à elle, ne le parez pas des dépouilles d'autrui, car alors je vous répondrai : " La propriété, c'est le vol ! " Élevez la voix, au contraire, contre cette exploitation de la femme par l'homme» («*De l'être humain, mâle et femelle, Lettre à P.-J. Proudhon*», 1857).

Comme le dira plus tard l'anarchiste Elisée Reclus, en désaccord avec les idées de Proudhon, «*ses propos sur les femmes sont ceux qui pèsent encore le plus sur nous tous*» (1882).

En même temps, Proudhon fut l'un des premiers à se révolter contre les idées étatistes et centralisatrices que le jacobinisme avait imprimées au babouvisme, et à ses successeurs dans les courants blanquistes et communistes, sans parler de la forte centralisation qui avait été infligée à la France à l'époque napoléonienne, et sa critique de l'État peut être tranchante et incisive. De même, il était conscient des pièges de l'action parlementaire.

«*La démocratie n'est rien d'autre qu'un tyran constitutionnel**.»

«*La révolution sociale est sérieusement compromise si elle passe par la révolution politique*¹¹⁶.»

«*Voter serait une contradiction, un acte de faiblesse et de complicité avec le régime corrompu**.»

«*Nous devons faire la guerre à tous les vieux partis ensemble, en utilisant le parlement comme champ de bataille légal, mais en restant en dehors de celui-ci**.»

«*Le suffrage universel est la contre-révolution et, pour développer et consolider ses propres intérêts de classe, la classe ouvrière devait faire un premier pas en "faisant sécession" de la démocratie bourgeoise**. »

Mais, dans sa manière typiquement contradictoire, Proudhon se laissa élire au Parlement en juin 1848 pour une courte période. À deux autres occasions, la même année, il soutint le candidat

¹¹⁴ Je n'ai pas retrouvé ce passage dans *De La justice dans la révolution et dans l'église* (NdT).

¹¹⁵ «— D. *Quels sont, par ordre de gravité, les principaux faits que vous qualifiez crimes et délits contre le mariage ? R. — L'adultère, l'inceste, le stupre, la séduction, le viol, l'onanisme, la fornication et la prostitution.*» «*Je trouve dans la pédérastie, comme dans toutes les affections du corps et de l'âme, divers degrés de malignité, qu'il importe de reconnaître.* » «*La pédérastie serait-elle un succédané de l'anthropophagie ?*», etc., in P.-J. Proudhon, *De La justice dans la révolution et dans l'église*, 1858 (NdT).

¹¹⁶ *Carnets*, 1845, p. 91 (NdT).

d'extrême gauche Raspail. Encore une fois, en contradiction avec son engagement en faveur de l'autonomie de la classe ouvrière, il se fit l'avocat du moindre mal, exprimant sa préférence pour le général Cavaignac, le boucher des journées de juin, plutôt que pour le dictateur en puissance Louis Napoléon.

Plus tard, il préconisa le retour du vote blanc, en 1863 et 1864, pour protester contre la dictature de Louis Napoléon et non pour rejeter le suffrage universel.

Dans les années 1860, les ouvriers français commencèrent à prendre conscience de leur force collective, et Napoléon III, sentant la fragilité de son régime, dut leur faire des concessions. Des syndicats et des coopératives de producteurs furent créés à la suite de la libéralisation des lois sur le droit d'association. Les ouvriers les plus conscients respectaient Proudhon parce qu'il avait été le seul à prendre leur parti lors des événements de 1848. En conséquence, se développa un mouvement fondé sur la libre association et le crédit mutuel, inspiré par les idées de Proudhon. Il s'efforça alors de théoriser les actions des ouvriers français. Ce faisant, il dut réviser ses propres idées sur le prolétariat français. Il les avait vus comme des individus manipulés par la bourgeoisie montante. Il dut non seulement changer ses idées à ce sujet, et considérer la classe ouvrière comme une nouvelle force d'une importance capitale, mais réviser également ses théories sur les classes. Il reconnut que la bourgeoisie était désormais en pleine ascension, qu'elle avait gagné ses batailles contre la monarchie et l'aristocratie. La «classe moyenne» des commerçants, des artisans et des petits entrepreneurs et des chefs d'atelier, loin de jouer un rôle clé dans la lutte pour la société mutuelliste de Proudhon, était maintenant assiégée, et il prédit qu'elle serait remplacée par «*la bureaucratie, la bourgeoisie et la classe salariée**». Il appela à une alliance entre la classe ouvrière, la paysannerie et ce qui restait de la classe moyenne, alliance dans laquelle les ouvriers devaient jouer le rôle principal.

Proudhon développa ensuite sa théorie du retrait, c'est-à-dire de l'autonomie de la classe ouvrière. Puisque le «vieux monde» rejetait la classe ouvrière qui émergeait, une séparation radicale était nécessaire. Ainsi, en se retirant du parlementarisme et de l'État, la classe ouvrière développerait sa propre confiance et son autonomie. La mort l'empêcha d'élaborer un quelconque abstentionnisme politique, mais de nombreux membres de la Première Internationale, ceux qui n'appartenaient pas au camp de Marx, durent reconnaître leur dette envers Proudhon sur ce point.

Proudhon développa également l'idée de force collective : «*Cette force immense qui résulte de l'union et de la concorde des travailleurs, de la convergence et de la simultanéité de leurs efforts.**» Cette force collective allait accroître la confiance en soi des travailleurs ainsi que leur indépendance et leur autonomie.

Le mouvement mutuelliste qui se développa en France dans les années 1860 – et qui y devint dominant dans la classe ouvrière – ne suivit pas toujours ces conseils d'abstentionnisme. Un groupe autour de Tolain¹¹⁷ et de Limousin¹¹⁸ développa la nécessité pour les candidats ouvriers de défendre les désirs et les droits de leur propre classe «avec modération».

Proudhon s'était emparé du mot anarchie et dans sa vision du monde, l'anarchie comme il l'appelait, résumait ses conceptions sur l'État et la centralisation. Proudhon s'insurgeait contre ce qu'il considérait comme le communisme de l'époque et en particulier contre les schémas autoritaires de Victor Considérant et de Louis Blanc avec son État providence militariste. «*Les communistes ne peuvent me pardonner d'avoir fait une critique de la communauté, comme si une nation était un énorme polype et qu'il n'y avait pas de droits de l'individu à côté des droits de la société*.*»

Proudhon partageait beaucoup d'idées avec Marx, comme l'a souligné Alexandre Skirda. Non seulement ils étaient tous deux athées, mais ils développèrent tous deux la nécessité pour la classe ouvrière de s'émanciper. Ils furent tous deux influencés par les théories idéalistes de Hegel (Proudhon en seconde main), comme le dit Skirda : «*le principe idéo-réaliste qui se développe dans*

¹¹⁷ Henri Tolain (1828-1897) : selon le *Dictionnaire Maitron*, «*ouvrier ciseleur sur bronze ; un des fondateurs proudhoniens de l'Internationale ; député, puis sénateur de la Seine ; franc-maçon* » (NdT).

¹¹⁸ J'ignore s'il s'agit d'Antoine Limousin (ouvrier passementier) ou de son fils Charles Limousin (1840-1909 ; fourriériste margeur, journaliste et franc-maçon), tous deux membres de la Première Internationale, mais il s'agit sans doute du second (NdT).

*la conception matérialiste de l'Histoire chez Marx **». Tous deux vénéraient le travail comme principe (Proudhon : «*Le travail est ce qui confère la dignité à l'homme ; seul le travailleur productif est digne d'estime**»). Ils croyaient tous deux aux idées productivistes (Proudhon : «*Faire produire et consommer le plus possible, par le plus grand nombre possible d'hommes**»). Bien avant Marx, Proudhon avait inventé le terme de «*socialisme scientifique*» en 1844. Ils divergèrent sur le rôle de la classe ouvrière et de la bourgeoisie. Marx pensait que la révolution bourgeoise devait être achevée, et que, si la bourgeoisie n'était pas à la hauteur de la tâche, le prolétariat devait l'accomplir lui-même. Proudhon, comme nous l'avons vu, finit par comprendre que les intérêts de la bourgeoisie étaient en tous points opposés à ceux du prolétariat. Dès lors, les masses ouvrières devaient se séparer des pièges de la démocratie bourgeoise et développer leurs propres organisations de classe et leur propre autonomie.

Beaucoup d'idées sont critiquables chez Proudhon, surtout son mutuellisme et son rejet d'une révolution fondée sur une insurrection. Mais, en écrivant *Misère de la philosophie*, Marx, qui était au départ un admirateur de Proudhon, déversa sur lui un tombereau d'injures et de falsifications parmi les plus diffamatoires, calomnieuses et vicieuses de l'histoire. Aussi confus et déroutant qu'ait été Proudhon, il reste un penseur original et intéressant. Si l'on dresse un bilan des appréciations exprimées par les pionniers de la liberté humaine les uns sur les autres, les actions de Marx sur ce point doivent être considérées comme impardonnables.

Battlescarred, juin 2017

Quatre remarques sur les arguments de Nicholas Chiaromonte

– SUR L'UTILISATION DE LA CORRESPONDANCE PRIVEE pour analyser la pensée d'un auteur

Cet argument est irrecevable : les anarchistes (et bien d'autres) utilisent toujours la correspondance privée de Marx et Engels contre ces deux auteurs ; il n'y a aucune raison de penser que des opinions répétées régulièrement «en privé» n'aient aucun lien avec la pensée politique profonde et réelle d'un auteur... Tous les historiens de l'art, de la littérature, des sciences sociales ou de la politique utilisent les correspondances privées pour comprendre les attitudes personnelles mais aussi la pensée des artistes, écrivains ou dirigeants politiques qu'ils étudient.

De plus, ce type de raisonnement exprimé en 1946 est également totalement dépassé vu la domination de l'idéologie du «Le privé est politique» depuis les années 1960, sans parler des «metoo» et autres «Balance ton porc» du XXI^e siècle....

Enfin, si l'on avançait cet argument aujourd'hui, il obligerait les militants anarchistes à ne tenir aucun compte des échanges «privés» sur les réseaux sociaux, aussi crapuleux soient-ils. On voit bien que tous les jours les antifascistes et les anarchistes utilisent des propos privés contre des individus d'extrême droite.

– SUR LA PRETENDUE INFERIORITE DES NOIRS AMERICAINS, SELON PROUDHON, ET PLUS GENERALEMENT DES NOIRS AFRICAINS, ET L'ESCLAVAGE

Proudhon écrit, à la suite du passage cité par J. Salwyn Schapiro : *«Ce qu'il y a à faire, ce n'est donc pas une pure et simple émancipation de l'esclave : autant vaudrait presque l'envoyer aux gémonies. C'est par une intervention habile de l'État, par une responsabilité sérieuse imposée au maître, de faire de celui-ci un éducateur, un tuteur, un patron pour l'esclave, de consommateur de l'esclave que l'avait fait le droit de la force, la propriété. [...] Tôt ou tard les Européens s'établiront au centre du Soudan, comme ils se sont établis au cœur des deux Amériques ; alors il faudra bien que les nègres travaillent. Qu'ils travaillent dès maintenant : c'est notre droit de les y contraindre. A cet égard je préférerais, je l'avoue, qu'au lieu d'abolir la traite, on l'eût placée sous l'inspection des gouvernements. Toute race doit s'améliorer, se moraliser et s'instruire. Que la loi protectrice des faibles comme des forts veille donc sur les ouvriers de race inférieure que l'agriculture et l'industrie emploient, comme sur ses propres prolétaires. Là est la vraie solution du problème de l'esclavage.»*

Les passages soulignés l'ont été par mes soins. On a ici trois problèmes que nient aussi bien Chiaromonte que Iain McKain (nous le verrons dans la quatrième partie de cette série d'articles) : Proudhon ne compte pas sur l'auto-organisation des esclaves mais sur le rôle de l'Etat, du gouvernement et des maîtres ; il considère que les Noirs d'Amérique et d'Afrique sont fainéants ; il affirme qu'ils appartiennent à une «race inférieure».

– SUR LA JUDEOPHOBIE ET L'ANTISEMITISME

Chiaromonte est de mauvaise foi, car ce qui est en cause dans les écrits de Proudhon c'est la haine sociale contre tous les Juifs, pas simplement contre quelques banquiers. Il affirme que l'opinion de Proudhon sur le comportement économique des Juifs ne serait *«pas tout à fait arbitraire et sans fondement»* mais, comme il se garde de développer son point de vue, il est difficile de savoir ce qu'il pense vraiment. Néanmoins, on peut au moins noter que ce sont justement ces pseudo *«fondements»* qui ont justifié historiquement les différentes formes de la judéophobie : religieuse, sociale, rationaliste antichrétienne et enfin raciale.

Dans le chapitre de son livre paru en allemand («Le Socialisme pour les petits-bourgeois. Pierre-Joseph Proudhon, un précurseur du Troisième Reich») Frédéric Krier reproduit en français une compilation de tous les textes judéophobes publiés du vivant de Proudhon mais aussi de ses

textes posthumes dits «privés». Les citations sont très claires : dans ses premiers écrits, Proudhon a voulu critiquer le judaïsme en partant de considérations linguistiques et religieuses ; puis il s'est mis à critiquer la mentalité juive en se livrant à des considérations qu'on appellerait sociologiques aujourd'hui ; et enfin il s'est attaqué aux Juifs en tant qu'individus défendant une religion néfaste, contrôlant l'opinion et ayant des pratiques économiques spéculatrices et usurières. On observe une gradation indéniable dans ses écrits publics et privés comme dans l'expression de sa judéophobie et de son antisémitisme.

Si on lit les réactions sur le site libcom à la suite de l'article de Nicola Chiaromonte, on retrouve non seulement le jeu de ping-pong stérile entre militants marxistes et anarchistes qui se lancent des citations destinées à prouver qu'un camp était beaucoup moins antisémite (ou moins raciste, ou moins misogyne) que l'autre, mais aussi des réflexes d'autodéfense classiques qui mettent en avant les arguments suivants :

- Proudhon (tout comme les autres socialistes ou anarchistes du XIX^e siècle) était «prisonnier de son temps» ;
- on a affaire à des idéologies naissantes, qui étaient encore en train de se formuler ; il était donc inévitable qu'elles contiennent pas mal de scories ;
- ces textes doivent être lus comme des documents historiques ; ce ne sont pas des écritures saintes ;
- de toute façon, ces déclarations antisémites ne constituent qu'une toute petite partie de son œuvre.

– PROUDHON ET VOLTAIRE

Ceux qui cherchent des arguments pour défendre Voltaire contre l'accusation d'antisémitisme pourront les trouver sur le site de la Société Voltaire (<https://societe-voltaire.org/cqv/antisemite.php>). Malheureusement ce site passe sous silence un certain nombre de déclarations de Voltaire qui montrent qu'il s'agissait en réalité d'un antichrétien antisémite à tendance rationaliste... tout comme Proudhon. Le lecteur pourra se reporter au livre de Pierre-André Taguieff, *La Judéophobie des modernes. Des Lumières au Jihad mondial* (Odile Jacob, 2008), et aux pages 89 à 96 de son chapitre 3 «Le moment voltairien ou la judéophobie des Lumières», qui fournissent des citations fort éclairantes tirées de deux livres de Voltaire : *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* et le *Dictionnaire philosophique*.

Sur le fond, le système de défense des voltairiens, des proudhoniens ou des marxistes est sur le fond le même :

a) il ne faut pas faire d'anachronisme, le terme antisémitisme est apparu en 1879, donc après la mort de Voltaire (1778) et Proudhon (1865), et seulement quatre années avant la mort de Marx (1884) ;

b) parler d'antisémitisme racial n'a pas de sens puisque celui-ci n'a commencé à être formulé qu'à la fin du XIX^e siècle ;

c) on ne peut nier que les Juifs ont occupé des positions d'intermédiaires dans les échanges pendant des siècles donc il est «normal» (même si cela nous révolte) que, dans des sociétés déjà marquées par l'antijudaïsme chrétien, ils aient pu être la cible d'une certaine haine sociale ;

d) parler d'antisémitisme à propos de Voltaire, Proudhon ou Marx, c'est faire de la *reductio ad Hitlerium*, c'est-à-dire les présenter comme des précurseurs de l'antisémitisme racial exterminationniste des nazis.

A ces arguments on peut répondre en avançant trois points :

– même si c'est nécessaire sur le plan théorique, il est difficile de séparer antisémitisme religieux (antijudaïsme donc) et antisémitisme social (à tendance anticapitaliste à partir du XIX^e siècle) car les deux se chevauchent constamment ;

– on ne peut nier qu'il y ait des liens de continuité entre l'antijudaïsme, la haine sociale des Juifs et l'antisémitisme racial, ce qui n'empêche pas de reconnaître les différences entre ces trois phénomènes ;

– aujourd'hui, un certain nombre d'historiens remettent en cause le fait que les Juifs auraient joué, pendant des siècles, le rôle prépondérant d'intermédiaires dans les échanges qui leur était

jusqu'ici imputé par les historiens comme par d'innombrables militants ou théoriciens anarchistes ou marxistes.

Donc qu'il s'agisse de Voltaire, Marx ou Proudhon, inutile de crier «*Pas d'anachronisme !*» ou «*Pas d'amalgame !*» et de croire le débat clos. Il faut aussi reconnaître que ces trois auteurs ne connaissaient rien à l'histoire des Juifs (histoire qui à leur époque était peu connue des Juifs **eux-mêmes**) ; qu'ils partageaient les préjugés antijuifs de leur époque et que leurs considérations théoriques, publiques ou privées, sur et contre les Juifs ont joué, à long terme, un rôle néfaste car elles ont empêché leurs admirateurs ou partisans de comprendre les dangers de l'antisémitisme quand celui-ci est devenu une force politique létale.

Y.C., *Ni patrie ni frontières*, 20 février 2022